LE

MARCHAND MALGRÉ LUI

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre impérial de l'Odéon, le 7 septembre 1858.

LAGNY. — Typographie de VIALAT.

LE

MARCHAND

MALGRÉ LUI

COMÉDIE

EN CINQ ACTES EN VERS

PAR

MM. AMÉDÉE ROLLAND ET JEAN DU BOYS





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1858

PRÉFACE

A M. CH. DE LA ROUNAT.

Nous avons contracté envers vous, Monsieur, une dette de reconnaissance que nous n'avons pas la prétention d'acquitter en vous offrant la dédicace de cette pièce. Nous tenons seulement à constater l'accueil sympathique que vous avez fait à une comédie sincère qui, à cause de sa sincérité même, n'était peut-être pas exempte de dangers. Quelque soit l'avenir littéraire qui nous est réservé, croyez, Monsieur, que nous n'oublierons jamais cette noble cordialité, qui est la marque des esprits élevés, dont vous avez entouré le début de deux inconnus. Elle est pour nous un légitime titre de fierté et le plus haut encouragement que nous puissions recevoir pour nos luttes futures. Agréez, une fois encore, l'expression de toute notre gratitude.

Quelques mots à propos du *Marchand malgré lui*.

Nous avons simplement voulu montrer les conséquences fatales d'un reniement, fût-il motivé par les raisons les plus probantes. Jeté, malgré lui, hors de sa voie, notre Claude Champin, organisation artistique, et par conséquent sensitive, en est arrivé dans un moment de lâcheté morale, dont il ne se rend pas lui-même un compte bien exact, jusqu'à sacrifier sa fille. Nature généreuse au début, il va toucher à l'égoïsme; c'est l'éternel roman des déclassés, — le grand roman de notre époque! — Il nous a paru moral, dans un moment où le proverbe anglais, « le temps est de l'argent, » semble être la devise de

la société, d'affirmer qu'en sacrifiant trop à ce nouveau culte, on peut rencontrer le malheur. Non certes, et pour beaucoup, Claude Champin ne sera pas puni. Il a été béni dans sa fortune et dans sa famille; mais toutes ces justes jouissances valent-elles pour lui les enthousiasmes de sa jeunesse? Ne les regrettera-t-il pas à l'heure où, devant son piano, il se convaincra lui-même de son impuissance.

D'ailleurs, nous avons cru qu'après les glorifications exagérées du notariat et de la bonnet-de-cotonnerie, faites sur le théâtre dans ces dernières années, il était sain et juste de protester au nom des intelligences heurtées au choc des idées utilitaires. Nous avons eu le bonheur d'être compris par la jeunesse lettrée, et nous sommes profondément émus de ses chaleureux applaudissements qui s'adressaient, nous en sommes certains, plus à l'idée en elle-même qu'à sa traduction inexpérimentée. La petite bourgeoisie, elle aussi, a parfaitement senti qu'il n'y avait dans notre comédie aucune virulence préméditée, et qu'en peignant les douleurs d'un homme supérieur, devenu inutile à tous et à lui-même de par les exigences forcées de la vie,— et c'est là ce que nous avons voulu mettre en relief,— nous n'avions poursuivi qu'un but honnête et rationnel. Le talent de nos interprètes, il faut l'avouer, à beaucoup contribué au succès du *Marchand malgré lui*.

M. Laray, en artiste consommé, a su trouver les nuances exactes d'un rôle multiple et fatigant. Il est bien le Claude Champin que nous avions entrevu. M. Guichard est le plus jeune amoureux et le plus sincère qu'on puisse voir. M. Saint-Léon, dans le rôle d'Eustache, a prouvé, une fois de plus, son expérience de vrai comédien. Mademoiselle Ramelli a donné au rôle de Laure un cachet de haute comédie, par la sobriété de sa voix, sa justesse d'intonation, et son intelligence de gestes. Elle a conquis la sympathie universelle par son talent autant que par sa beauté, et nous ne sommes que l'écho du public en affirmant que dans aucun théâtre aucune actrice n'eût pu tenir ce rôle avec autant de distinction. La toute charmante mademoiselle Debay, a fait de Claudine un idéal poétique de jeune fille. Mademoiselle Mosé est la plus fraîche grisette qu'on puisse trouver au delà des ponts. MM. Kime et Thiron, qui

ont bien voulu se charger de rôles épisodiques, peuvent revendiquer à bon droit une grande part du succès; les rires du public seront plus éloquents que nos éloges. En un mot, nous avons trouvé dans toute la troupe un ensemble merveilleux.

Nous n'oublierons pas l'excellent M. Pierron, l'habile metteur en scène, dont les conseils éclairés nous ont été si utiles!

Am. R. — J. D. B

Sept. 1858.

PERSONNAGES

CLAUDE CHAMPIN	MM.	LARAY.
RENÉ		GUICHARD.
EUSTACHE		SAINT-LÉON.
MOLINOT PÈRE		KIME.
MOUSSIN		THIRON.
ROBERT		ÉTIENNE.
JACQUELIN		ROGER.
MOLINOT FILS		ARISTE.
PREMIER MONSIEUR		CHARLES.
DEUXIÈME MONSIEUR		FRÉVILLE.
LAURE	Mmes	RAMELLI.
CLAUDINE		DEBAY.
BOBINETTE		MOSÉ.
VICTOIRE		DEBRUNEL.
MADAME CHAMPIN		BEUZEVILLE.
INVITÉS, etc.		

La scène se passe à Paris.

La musique de la romance est de M. ANCESSY.

LE

MARCHAND MALGRÉ LUI



ACTE PREMIER

PROLOGUE.

Chambre meublée d'étudiant. Porte au fond, portes latérales, table, bibliothèque, chaises, piano. — Claude et René, costume flottant et débraillé.

SCÈNE PREMIÈRE.

RENÉ, BOBINETTE.

(Une table est à moitié servie. Trois couverts. Bobinette est en train de mettre le couvert. René court après elle autour de la table.)

RENÉ.

Oh ! je t'embrasserai !

BOBINETTE.

Non, René, finissez !

C'en est trop!

RENÉ.

En amour, trop ce n'est pas assez,

Et puis c'est recevoir que donner quand on aime.

BOBINETTE.

Et le couvert?

RENÉ.

Ma foi, qu'il se mette lui-même.

BOBINETTE.

Claude sera content, je lui dirai cela :

C'est du gentil, Monsieur; allons, approchez là !

(René veut venir du même côté qu'elle.)

Non ! de l'autre côté ! Donnez-moi les serviettes.

RENÉ, obéissant.

Suis-je assez lâche!

BOBINETTE.

Bien! maintenant les assiettes.

RENÉ, obéissant.

Mettre à deux le couvert aiguise l'appétit.

(Lui envoyant un baiser du bout des doigts.)

Bobinette! rien qu'un! tout petit, tout petit!

BOBINETTE.

Claude va revenir et rien n'est à sa place!
Allez chercher le vin dans le placard.

RENÉ, revenant avec le vin.

Par grâce!

BOBINETTE.

Tantôt!

RENÉ.

La moitié d'un!

BOBINETTE.

Après le déjeuner.

RENÉ, la saisissant à l'improviste.

Et si je le prenais?

BOBINETTE, se jetant à son cou.

J'allais te le donner.

(Entre Claude.)

SCÈNE II.

BOBINETTE, RENÉ, CLAUDE.

CLAUDE, sur le seuil, avec des comestibles sous le bras.

Parbleu! vous m'attendiez d'une telle manière
Que j'aurais dû vous faire attendre l'heure entière!
Continuez!

(Il entre.)

BOBINETTE, montrant René.

C'est lui!

CLAUDE, déposant ses provisions sur la table.

Voyez-vous l'intrigant
Qui grapille en sa vigne et glane dans son champ!

BOBINETTE.

Allons, la nappe est mise, à table!

RENÉ.

A table, diantre!
L'heure du déjeuner me carillonne au ventre.
Je vais dire deux mots au pâté que voici!
(On se met à table.)
Ainsi, ton examen ?

CLAUDE.

Est passé, Dieu merci!
Je suis reçu!

BOBINETTE, frappant des mains.

Bravo!

RENÉ.

Très-bien, mon cher!

CLAUDE.

Au diable
Le grec et le latin! — Je suis insatiable
De liberté! — J'ai fait depuis assez longtemps
Ce qu'ont voulu ma mère et messieurs les pédants.
A mon tour! et je vais m'en donner tout à l'aise!
Pour commencer je vais étudier Pergolèse,
Le vieux Palestrina, le Porpora, Mozart,
Tous. — Je vais me payer une débauche d'art.
Oh! les concerts charmants, les notes étouffées
Que l'on sent bourdonner et venir par bouffées!
Comme des cris d'oiseaux lascifs dans les buissons
J'entends dans mon cerveau chanter mille chansons!
Quels opéras divins nous allons faire ensemble!

BOBINETTE.

Faites des polkas, hein?

RENÉ, riant.

Sans doute!
(A Claude.)
Que t'en semble ?
(Levant son verre.)
Enfoncé, Rossini!

CLAUDE, trinquant.

Mon vieux, nous serons grands.
Ah! quel bonheur!

RENÉ, sérieux.

Es-tu bien sûr de tes parents?

CLAUDE.

Comment cela ?

RENÉ.

Tu sais, c'est de l'amour peut-être ;
Mais ils ne voient pour nous qu'un honnête bien-être,
Et le lit bassiné de la famille, — enfin,
Ils mettent, comme on dit, de l'eau dans notre vin :
Car ils ont peur du vin fougueux de la jeunesse,
Et nous ôtent le verre au nom de la sagesse !
Avant d'aller plus loin es-tu bien décidé
A ne point le lâcher sans qu'il ne soit vidé ?

CLAUDE.

Très-décidé !

RENÉ.

C'est bien, alors, j'ai confiance.
Je te sais plein d'ardeur et plein d'impatience;
A tout autre cela nuirait, mais non à toi :
Marche donc hardiment, car je te dis : j'ai foi !

CLAUDE, lui serrant les mains.

Merci, René !

RENÉ.

Buvons !

CLAUDE.

Buvons, — à Bobinette !

BOBINETTE, boudeuse, montrant René.

Il n'y songeait pas, lui ! — Tu sais que c'est ma fête ?

RENÉ.

Ah ! bah !

BOBINETTE.

Certes ! jamais tu ne songes à rien.

RENÉ, cherchant dans un calendrier.

Mais Bobinette, alors, veut dire... Julien !

BOBINETTE, vivement.

Mon nom est Julienne, et non pas Bobinette.

RENÉ.

Ah ! — je suis dans mon tort et je te la souhaite !

BOBINETTE.

C'est tout ?

RENÉ, l'embrassant.

C'est tout ? non pas ! car je te fais présent...

BOBINETTE.

De ?...

RENÉ.

De mon cœur.

BOBINETTE, boudeuse.

Je l'ai, mais c'est insuffisant.

RENÉ, riant.

Elle se plaint encor!

BOBINETTE.

Claude est bien plus aimable.

(Claude va chercher au fond une bouteille de champagne.)

RENÉ.

Ah! vraiment! et quel est ce don inestimable
Qui vaut mieux que mon cœur?

BOBINETTE, à Claude.

Dites votre chanson,
Et que ceci, Monsieur, vous serve de leçon.

(Ils se lèvent. — A René.)

Mettez-vous au piano.

RENÉ.

Comment! une romance
De Claude?

CLAUDE.

Eh! oui! musique et paroles.

(A René, assis au piano.)

Commence!

CLAUDE, chantant.

C'est la chanson de Bobinette,
Qui, pied leste et le cœur en fête,
Le soir, la nuit et le matin,
Est, dans sa modeste toilette,
La perle du quartier Latin.

Bobinette, en fait de nature,
Tu ne sais rien
Qu'aller manger une friture
Au lac d'Enghien,
Ou te promener belle et fière
Dans le bateau
Des petits canotiers d'Asnière

Qui vont sur l'eau!
C'est la chanson de Bobinette, etc.

« Tu ne connais pas les luzernes
« Ni le sainfoin,
« Ni les monts grisâtres et ternes
« Tout bleus de loin.
« Le peuplier au clair des lunes
« Pâle et tremblant,
« Et les pruniers qui font des prunes
« Une fois l'an * !
C'est la chanson de Bobinette, etc.

Mais on aime tes gaietés franches
Et sans souci;
Quand on voit rire tes dents blanches
On rit aussi.
Et ton œil, miroir de ton âme,
A, triomphant,
Toutes les grâces de la femme
Et de l'enfant!
C'est la chanson de Bobinette, etc.

RENÉ, se levant.

Bravo! mon cher, je te fais compliment!

BOBINETTE.

C'est-il assez gentil?

RENÉ.

C'est bon, sincèrement;
Mais...

CLAUDE, souriant.

Ah! voyons ton mais...

RENÉ.

L'air est joli, sans doute,
Frais comme un coin de parc que la mousse veloute,
Mais c'est un coin de parc; — j'aime mieux les grands bois,
Ami, ce n'est pas l'art ainsi que je le vois.
A ce concert charmant, Claude, je trouve à dire
Une note que tout dans le monde soupire :
C'est l'amour!... Aime un peu, tu sentiras après,

* Les vers marqués de guillemets ne se disent pas à la représentation.

Dans les arbres feuillus, marronniers ou cyprès,
Vivre un monde d'oiseaux chantant quand point l'aurore,
Un air qui dans ton cœur ne vibre pas encore!

CLAUDE.

Alors il vibrera!

BOBINETTE.

Vous êtes amoureux,
Monsieur Claude! et de qui?

CLAUDE.

C'est un amour très-vieux,
Une histoire d'enfance.

RENÉ.

Ah! très-bien... l'héroïne
De tout premier roman doit être une cousine.
Il dure encor?

CLAUDE.

Oui, certe!.. il durera longtemps!

RENÉ.

Bon! mais ton oncle est riche, et tu n'as que vingt ans!

CLAUDE.

Tu parlais à l'instant de mon impatience...
Ah! René, mon amour dépend de ma croyance,
De mon audace. Il faut à tout prix parvenir,
Si je veux enchaîner Laure à mon avenir.
Il est calculateur, mon oncle, il veut des preuves!
Puis je veux marcher seul dans toutes mes épreuves,
Jusqu'à l'heure prochaine où je les briserai.
Laure m'attendra. — J'aime! et je triompherai!

(Paraît un domestique.)

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, l'on monte ici... votre oncle et votre mère.

CLAUDE, vivement.

Cachez-vous — vite là!

(Il désigne un cabinet.)

RENÉ, debout.

Prends garde! c'est la guerre
Peut-être!.. Avec vigueur repousse l'ennemi.

CLAUDE.

Allons donc! une mère est toujours un ami.
Je veux faire de l'art, et j'en ferai.

RENÉ.

Sans doute!

Mais il faudra combattre, et gare la déroute !

CLAUDE, vivement.

Eh bien, tant mieux ! s'il faut combattre, l'on vaincra !

RENÉ, prenant son verre.

Alors un verre encore — à ton grand opéra !

CLAUDE, trinquant.

A mon grand opéra!.. Peste ! cachons les verres...
Sur ces articles-là les parents sont sévères !

(Bruit au dehors. Ils dissimulent à la hâte les débris du déjeuner. René disparaît avec Bobinette dans le cabinet.)

SCÈNE III.

CLAUDE, ROBERT, MADAME CHAMPIN.

(On entend frapper à la porte.)

CLAUDE.

Entrez !

ROBERT, s'essuyant le front.

Nous y voilà !

CLAUDE, embrassant sa mère.

Bonjour, mère !

ROBERT, s'asseyant.

Neveu,
Bonjour ! prends une chaise et bavardons un peu.
L'examen est passé ?

CLAUDE.

Très-bien !.. sans modestie.

ROBERT.

Le tout est maintenant de choisir ta partie.
Te voilà bachelier, d'accord, quoique pourtant
Si l'on m'eût écouté, tu n'en saurais pas tant.
Mais mon pauvre beau-frère et ma sœur...

(Il se tourne vers madame Champin.)

Sans reproche,
Ont trop longtemps, pour toi, mis la main à la poche.
Et point n'était besoin de connaître le grec,
Pour vendre, comme moi, le sucre et le fruit sec.
Mais enfin la sottise est faite... il faut la boire !
Parle, qu'as-tu choisi ?

CLAUDE, allant à lui.

Mon oncle....

ROBERT, le repoussant.

Oh! ton histoire
A toi, je la connais! Il te faut, n'est-ce pas,
Bon lit, bon feu, bon gîte, et quatre bons repas?
Moi je savais compter, écrire à peine et lire,
Car à vingt sous par mois on m'avait fait instruire.
Mais j'ai voulu, — mais j'ai travaillé, — mais j'eus soin
De mettre chaque jour mon épargne en un coin.
C'était prudence; car, sans rien qui me protége,
J'ai, petit à petit, fait la boule de neige.
— Quand ton père fut mort en perdant son avoir
Je t'ai pris sous ma garde...

(Claude serre les mains de son oncle.)

Et j'ai fait mon devoir
En marquant une place au foyer de famille
Pour l'enfant de ma sœur, à côté de ma fille.
Je n'ai pas distingué, j'ai travaillé pour deux.
A ton tour maintenant, mon garçon, je suis vieux;
Suis mon exemple, Claude, et vas où je te mène.
J'ai passé quarante ans à bâtir à grand'peine
Un petit bien, — petit, mais un bien, — et c'est dur
De bâtir avec rien. Ton avenir est sûr,
Car ta route est facile et simple. — Continue,
Et tu verras bientôt la fortune venue.
Décide-toi, voyons!

(Silence de Claude.)

Ça, neveu, m'entends-tu?

CLAUDE.

Pour être indépendant vous avez combattu.
Sou par sou, franc par franc, vous avez, sans relâche,
Conquis la liberté, — c'est au mieux. — Votre tâche
Est faite, et vous pouvez vous endormir content
Du devoir accompli. — Je veux en faire autant.

ROBERT.

C'est très-bien jusque-là, mais enfin?..

CLAUDE.

La fortune
Est une indépendance et la gloire en est une.
Je sens en moi la force, en moi la volonté:
Je veux faire de l'art!

ROBERT, se levant exaspéré.

De l'art! en vérité!

(Madame Champin se lève.)

Être artiste!

MADAME CHAMPIN, avec prière.

Mon fils!

ROBERT.

Eh bien! que vous disais-je?
Il était grand besoin de le mettre au collége!..
Si de ne pas m'entendre on n'eût pas fait semblant,
Il aurait sur la hanche un beau tablier blanc,
Et connaîtrait, rubis sur l'ongle, la manière
De débiter le sucre, ainsi que père et mère.
Être artiste!.. Ah! morbleu! nous l'avons mérité,
C'est la punition de l'avoir trop gâté!

(A Claude.)

C'est ton dessein formel?

MADAME CHAMPIN, avec prière.

Mon Claude!

CLAUDE.

Inébranlable!

ROBERT, furieux.

Bien! meurs de faim, de soif, du chaud, du froid, du diable!
Je veux être haché menu, menu, menu,
Si je te donne un sou quand je te verrai nu!

MADAME CHAMPIN.

Mon frère, sois moins dur!

ROBERT.

Moins dur, quand il résiste!
Est-ce que vous aussi deviendriez artiste
Avec vos sois moins dur? — Non, madame ma sœur.
Nous avons jusqu'ici montré trop de douceur.
Tout artiste est exclu de droit de la famille;
Je ne donnerai pas un artiste à ma fille,
Je romps l'engagement; car je préférerais
Qu'elle épousât la corde et se pendît après!

(Il sort exaspéré.)

SCÈNE IV.

CLAUDE, MADAME CHAMPIN.

CLAUDE.

Quoi ! Laure !...

MADAME CHAMPIN, avec douceur.

Nous avions arrangé notre vie.
Nous l'avions faite heureuse et calme ; notre envie
C'était de vous unir, et tu refuses !

CLAUDE.

Moi ?
Mais je l'aime ! je l'aime !.. Et cependant, pourquoi,
Si l'on ne voulait pas d'un artiste pour elle,
Avez-vous fait éclore un monde en ma cervelle?
Mon oncle avait raison, ma mère, en vérité,
Mon éducation n'est qu'une cruauté !
Oh ! mon Dieu ! les parents terribles !

MADAME CHAMPIN.

Tu blasphèmes !

CLAUDE.

Je vous reconnais bien, vous êtes tous les mêmes,
Bourreaux sans le savoir, nous écorchant à vif,
Dans la férocité de votre amour naïf !
— L'enfant n'a pas quatre ans ; à peine s'il bégaie,
S'il marche, qu'on l'arrache à son enfance gaie.
Dans l'air froid d'une école obscure il est jeté !..
Il aurait dû grandir en toute liberté ;
Croître comme un arbuste au vent de la nature !..
Mais non ! — C'est pour son bien ! — Il faut qu'on le torture,
Qu'il devienne un prodige avant qu'il ait dix ans !
Cela flatte l'orgueil de messieurs nos parents !
Et lorsqu'on l'a bourré d'une vaine science,
S'il est coupable encor d'un peu d'intelligence,
Si, devenu jeune homme, il garde en son cerveau
Qu'on a trop raturé le culte franc du beau,
Comme vous savez bien, à l'aide du sarcasme,
Éteindre le feu clair de son enthousiasme !
Comme vous savez bien, lentement acharnés,
Glacer son cœur, tuer son esprit ! — Ah ! tenez,

Le cannibale est moins sauvage en sa vengeance !
Quand il tient le captif en sa toute-puissance,
Il invente à plaisir les plus cruels trépas,
Il le tenaille, soit ! — mais ne l'abrutit pas !

(Il s'assied.)

MADAME CHAMPIN, lui prenant la main.

Claude !

CLAUDE, pleurant.

Ah ! je l'aime !

MADAME CHAMPIN.

Enfant ! si tu l'aimes, oublie
Tes projets insensés, tes rêves, — ta folie, —
Et ne compromets pas pour l'avenir lointain,
Le bonheur qui t'attend si proche et si certain !
— Oh ! vrais tyrans gâtés, qui payez d'une injure
Nos jours laborieux et nos nuits sur la dure,
Et ne vous doutez pas, chers ingrats et chers fous,
Que votre gratitude est d'être heureux sans nous !
Oh ! comme je voudrais, mon fils, pouvoir construire
Tes châteaux en Espagne, au lieu de les détruire,
Sans cet excès d'amour par lequel j'ai péché,
Et qui m'a faite pauvre, — et qui m'est reproché !

CLAUDE, embrassant sa mère.

Ma mère !..

(Il se lève.)

MADAME CHAMPIN.

Mon ami, permets-moi de tout dire,
Je te permettais tout, jadis, pour un sourire !

(Elle se rapproche de Claude.)

Ton oncle, en te donnant son établissement,
Avec vingt mille francs de dot, fait sagement
D'assurer le bonheur de Laure et de son gendre
Est-ce déshonorant d'acheter et de vendre ?
Mais le commerce, c'est l'abondance. Ici-bas,
C'est bien le seul plaisir qui ne nous lasse pas !
C'est le vrai, mon enfant ! — Puis une fiancée
Aimée et qui vous aime.

(Mouvement de Claude.)

Oui, je l'ai confessée ;
Est-ce un si grand malheur qu'on en doive pleurer ?
Dis oui ! — Tu ne dis rien ? Je vais tout réparer,

N'est-ce pas?

CLAUDE.

Mais, pourtant...

MADAME CHAMPIN.

Accepte !.. Que t'importe!
Si plus tard, — dans dix ans, — ta folie est trop forte,
Tu seras jeune encor, car tu n'as que vingt ans;
Alors tu seras riche; alors il sera temps,
A l'abri du besoin, de quitter ta boutique
Pour ne rien faire, — ou bien faire de la musique!
Tu consens?

CLAUDE, d'une voix étouffée.

Oui!

MADAME CHAMPIN, allant chercher son châle.

Merci, mon fils! — tout est au mieux!
Ton oncle t'aime au fond et sera bien joyeux!
Il est piqué, c'est vrai; mais ta mère et puis Laure
Sauront bien l'apaiser s'il se souvient encore.
Adieu!

(Fausse sortie.)

Laure dit oui! ne va pas dire non!

(Sur le seuil.)

Et surtout viens dîner ce soir à la maison!

(Elle l'embrasse et sort.)

SCÈNE V.

CLAUDE, seul.

Droguiste! — Oh! — c'est grotesque! — étouffer ma chimère
De ma main! — Il le faut pour Laure et pour ma mère!
Mon désanchantement est-il assez complet!

(Il se lève.)

Mais on n'est plus droguiste à notre époque! — On est
Marchand d'onguents, portier, courtier marron, lampiste,
On est tout ce qu'on peut, mais on n'est pas droguiste;
Mon oncle est le dernier droguiste, c'est certain!...
— Ah! comme tu nous tiens, lâche respect humain!
Comme on courbe les reins sous ta rude férule!
Droguiste! — Allons, du cœur! — bravons le ridicule!..
Que va penser René d'un pareil changement?...
Ah!... c'est égal!... droguiste!

SCÈNE VI.

CLAUDE, RENÉ, puis BOBINETTE.

RENÉ, reparaissant.

Eh bien! l'oncle?

CLAUDE.

Est charmant.

RENÉ.

Ouf! je respire à l'aise!

CLAUDE.

Il me donne sa fille.

RENÉ.

Quel amour d'oncle!

CLAUDE.

Mais...

RENÉ.

Mais? — Je flaire une anguille.
Sous roche.

CLAUDE.

Il me la donne à moi qui suis un gueux
Avec vingt mille francs de dot.

RENÉ.

C'est pour le mieux.
Mais?...

CLAUDE.

Je prends à la fois sa fille et sa boutique.

RENÉ.

De droguerie?

CLAUDE.

Eh! oui! parbleu!

RENÉ.

C'est magnifique!

CLAUDE, amèrement.

N'est-ce pas?

RENÉ.

Je voudrais pour mille francs te voir
Me servir quatre sous de jujube au comptoir.

CLAUDE.

Tu plaisantes!

(A part.)
Déjà!

RENÉ.

Fi donc! la droguerie,
Ne peut pas s'appeler une plaisanterie,
C'est véritablement un état sérieux,
Et qui, dans son quartier, vous pose un homme au mieux.
Je laisse de côté le chapitre des lucres...
— Si nous étudions la question des sucres?
La betterave...

CLAUDE, se levant.

Au diable!

RENÉ.

Oh! ne disputons point!
La canne à sucre a bien son charme... c'est un point
Indiscutable, mais les profits en sont maigres
Depuis qu'on s'est permis d'émanciper les nègres!
—Aussi la betterave...

CLAUDE.

Eh! pour Dieu, laisse aux sots
Tes quolibets usés, tes mauvais jeux de mots.
Il n'est plus d'atelier où l'on ose les dire,
Et le dernier rapin les écoute sans rire...
— On ne devient pas sot pour gagner de l'argent,
Et l'on n'en est ni plus ni moins intelligent.

RENÉ.

Sans doute! mieux vaut être épicier ou droguiste,
Ou je ne sais pas quoi, que d'être un faux artiste.
Mieux vaut vendre du poivre, auner du calicot,
Que d'être un impuissant ou que d'être un écho!
Au moins le rôt est cuit à point, la soupe est bonne,
Et l'on peut vivre gras sans offenser personne!
Mais lorsqu'on a la force et non la volonté,
Et qu'on déserte l'art, c'est une lâcheté!

CLAUDE.

Ah! René!

RENÉ.

Soit! mon cher, je change de langage:
Ce n'est pas lâcheté, mais manque de courage!
Un quart d'heure a suffi pour te rendre oublieux!
Où sont Palestrina?... le Porpora?... tes dieux?...

Brisés! — L'Opéra? — Mort! — Et la sainte musique?...
Offerte en holocauste à la gomme arabique!

CLAUDE.

Enfin, il le fallait!...

RENÉ.

Pourquoi?...

CLAUDE.

Pourquoi, dis-tu?...
Mais Laure est mon amour, ma force, ma vertu.
Je ne puis de bonheur au monde que par elle!
Pour l'épouser, j'aurais empoigné la truelle,
J'aurais gâché le plâtre ou porté sur mon dos
Comme les portefaix les plus pesants fardeaux!
Eh bien! elle est à moi: — ce qui veut dire en somme
Qu'à dater d'aujourd'hui l'enfant devient un homme,
Car je me sens au cœur un pouvoir surhumain!

RENÉ.

Fièvre!... qui deviendra lassitude demain!

CLAUDE.

Je referai de l'art lorsque je serai riche!

RENÉ.

Quand on fait deux métiers, il en est un qu'on triche.

CLAUDE.

Je ne renonce pas aux rêves généreux!

RENÉ.

Tu referas de l'art?

CLAUDE.

Oui, certes!

RENÉ.

Malheureux!
Cette religion secrète que les êtres
Ont pour le beau, ne veut pour croyants que ses prêtres.
Elle n'a que mépris pour ces demi-fervents,
De qui la foi tremblante oscille à tous les vents.
A ses initiés elle garde en avare
Ses trésors innommés, sa jouissance rare,
Et, mère pour eux seuls, ne prodigue ses biens
Qu'à ceux qui, pleinement, ont fait vœu d'être siens!
(Claude s'assied.)
Ainsi font le cœurs forts que la Muse conseille!
As-tu vu la statue en bronze de Corneille?

Ce bourgeois de génie, au masque souverain,
Dont l'âme a retrouvé tout le monde romain ?
Il ne passa jamais par une porte basse.
Il alla son chemin droit devant lui, — la face
Altière, se drapant avec austérité
Dans le royal manteau de son honnêteté,
Et vieux, — pauvre, — en chrétien, — calme et l'esprit en fête,
S'endormit dans la mort quand son œuvre fut faite :
— Comme l'enfant du peuple, à l'appel du tambour,
Qui part en se disant que la mitraille un jour
Le fera général ou maréchal de France,
Les artistes anciens, le cœur plein de croyance,
S'en allaient vaillamment, comme lui, vers le feu,
Vers la gloire; — et tant pis s'ils trouvaient l'Hôtel-Dieu!

CLAUDE, se levant.

Ah! voilà les grands mots!... On dirait à t'entendre
Que si l'on n'a pas faim l'on ne peut rien comprendre,
Que les souliers béants et que les chapeaux gras
Apportent du génie à ceux qui n'en ont pas,
Qu'il faut absolument la mansarde aux poëtes!..
Finissons-en avec ces paradoxes bêtes!
Moi, j'aime la richesse, et tant pis si c'est mal.
Quand je palpe de l'or, je palpe l'idéal,
Je m'empare d'un rêve ou d'une fantaisie,
Je me sens dans le cœur des flots de poésie,
Et je vois nuit et jour passer devant mes yeux
Tous les enchantements des rêves merveilleux!

(Il s'assied.)

RENÉ.

C'est ton avis?.. Très-bien. — Mais alors point de feinte,
Gagne beaucoup d'argent, et jouis-en... sans crainte;
Mais ne viens pas me dire aussi que tu feras
De l'art — après dix ans — le jour où tu voudras!
Allons, donc! — Mon ami, sois tout l'un ou tout l'autre,
Artiste ou commerçant : — l'art appelle l'apôtre,
L'apôtre l'auréole, et, pour la conquérir,
Il faut savoir longtemps travailler et souffrir!...
— L'homme a la soif du beau : dans son âme obsédée,
Le culte extérieur qu'il rend à son idée,
C'est l'art, et, quand il a trouvé ses traducteurs,
Il les place d'un bond aux sublimes hauteurs.

Ce rôle est noble et grand, mais il faut du courage;
Il faut ceindre ses reins pour ce pèlerinage.
Quoi! la gloire est ton rêve!.. et ton plus grand souci,
L'argent? — tu veux les deux? — S'il en était ainsi,
Comment récompenser ces courages farouches
Qui se chauffent l'hiver au souffle de leurs bouches,
Ont froid et faim toujours, et, dans un galetas,
Font des métiers sans gloire — et ne se plaignent pas!

CLAUDE.

Tiens! René, brisons là.

RENÉ, allant chercher son chapeau.

J'ai tout dit, — je te laisse!
— Par les sentiers perdus de la prime Jeunesse,
Sans nous quitter d'un pas, bras dessus bras dessous,
Nous avons cheminé joyeusement en fous.
La route était moins longue à deux. — L'heure est venue
Où tu vas me quitter. — Hélas! je continue
Le voyage tout seul. — Toi, pèlerin lassé,
Tu prends la grande route où la foule a passé.
Oublieux du pays que la chimère habite,
Vers un but plus certain tu veux aller plus vite.
Dieu te seconde, ami! — Fais-tu bien? Fais-je mal?
Qui sait! — Mais je te suis d'un regret amical.
Adieu!

CLAUDE, lui prenant la main.

Non... Au revoir!

(Paraît Bobinette.)

RENÉ.

Au revoir! — Mais j'en doute.
Nous nous rencontrerons peu fréquemment en route.
— Moi, j'irai lentement, patient travailleur,
Par les chemins ardus du tenace labeur;
Mais, si j'avais reçu du ciel, à ma naissance,
Ce je ne sais pas quoi qu'on appelle puissance;
Si je m'étais senti, comme toi, presque enfant,
Ce jeune diable au corps qui vous pousse en avant
Et vous lance à l'assaut des hautes convoitises,
Va! plutôt que tenter de piètres entreprises
Et me claquemurer dans un comptoir, vois-tu?
J'aurais, — quel avenir tu perds! — j'aurais voulu,
En dépit de l'argent, de l'amour, de la haine,

Me jeter au plein cœur de la mêlée humaine,
Tout bouillonnant de séve et de virilité,
Pour m'y tailler ma place à coups de volonté!
— Ta main, Claude! — A présent, oublie et fais fortune!

BOBINETTE, prenant le bras de René, à mi-voix.

Il ne fera donc plus de chansons?

(Bobinette et René sortent.)

SCÈNE VII.

CLAUDE, seul.

Si! — plus d'une.
Je n'ai pas dit mon mot, je le dirai... plus tard.
J'en suis certain — l'argent n'a jamais tué l'art!
Il décuple la force, au contraire, il exalte
Toutes les passions, et puis c'est une halte,
Voilà tout. — Pour la gloire on est jeune à trente ans;
Et cet âge sonné, j'aurai cent mille francs.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Dix-huit ans plus tard.

Rue des Lombards. Un cabinet de travail à l'entresol, portes latérales, tables, chaises, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLAUDINE, *travaillant à un ouvrage de tapisserie,* RENÉ.

RENÉ, *continuant la conversation.*

Oui, voilà dix-huit ans, Claudine.

CLAUDINE.

Dix-huit ans!

RENÉ.

Dans le pays Latin, vivaient deux jeunes gens
Frères, non par le sang mais par le cœur; en frères,
Partageant les bonheurs, partageant les misères;
Tous les deux travaillant côte à côte, joyeux,
Pauvres et fiers, rêvant la gloire tous les deux,
Et tous les deux faisant, sans jamais être tristes,
Le dur noviciat des sincères artistes!
C'étaient ton père et moi.

CLAUDINE.

Pauvre père!

RENÉ.

C'était
Un artiste, ton père, et lorsqu'il nous chantait,
De sa voix large et claire au timbre métallique
Les fragments inédits de son drame lyrique,
Nous disions entre amis que, grâce à Claude, l'art
S'en allait retrouver quelque nouveau Mozart...
A vingt ans, le Mozart, étoile disparue
Sans laisser de sillons, tenait boutique, rue
Des Lombards!

CLAUDINE.

Ah! René, que je l'ai vu souvent
Rêver dans sa boutique et pleurer en rêvant!...
Hercule emprisonné dans sa robe de soufre,
Il se débat en vain contre son sort; il souffre

Du rêve intérieur qu'il n'a pas achevé;
Il se consume et meurt de ce qu'il a rêvé !

RENÉ.

Hélas! j'avais prévu la douleur qui l'accable!
Notre adieu fut amer et je fus le coupable;
Car en ne sachant point m'arrêter à demi,
Je gourmandai l'artiste et je froissai l'ami!
Je restai seul. — Souvent, dans la petite chambre,
Les pieds sur les chenets, tout rêveur, en décembre,
Son souvenir ami revint me visiter :
Lui, ne revenait pas! — et je voulus quitter
Ces murs tièdes encor de l'amitié première.
— Plus tard, la pauvreté, — grande dame un peu fière, —
Chaque fois que j'allais faire le premier pas
Vers Claude, m'arrêtait en me soufflant tout bas :
Claude est riche à présent! Ses enfants et sa femme
Voilà ses seuls amis! Ne conserve en ton âme
Que le Claude connu ; le Claude d'autrefois,
Ton ami Claude est mort! — Et j'écoutais la voix!
Heureusement qu'un jour ma bonne Providence
Fit pour moi la démarche et nous mit en présence.
— Voici bientôt deux ans déjà, t'en souvient-il?
Un dimanche...

CLAUDINE.

C'était un dimanche d'avril :
Il faisait un beau ciel...

RENÉ.

Quand je revis ton père,
Seize ans s'étaient passés depuis cette heure amère
Où les deux compagnons s'étaient donné la main,
Dans un suprême adieu, sans se dire : à demain!
Où chacun avait pris la route de sa vie,
Et sans se retourner, chacun l'avait suivie!
— Ce fut un heureux jour entre les jours heureux!
Bras dessus, bras dessous, nous revînmes tous deux
Causant des jours vécus dans la pauvreté libre.
Chaque mot dans nos cœurs réveillait une fibre.
Il m'entraîna dîner chez vous, à Saint-Ouen, —
Dans le petit chalet du dimanche. — De loin,
Je t'aperçus courant en fraîche robe rose
A travers le jardin. — Je ne sais quelle chose

Envahit tout mon être et troubla mon cerveau,
Mais mon âme s'emplit de ce charmant tableau ;
Et depuis ce jour-là, Claudine, ma pensée
Par cette robe rose est toujours traversée !

CLAUDINE.

Et depuis ce jour-là, René, je me souviens
De tes grands yeux pensifs et plongés dans les miens.
Ah ! que cette journée à mon cœur parut belle !

RENÉ.

Et je t'accompagnai par l'étroite venelle
Qu'ombrageaient le sureau, la viorne et l'églantier.
Et tout le long, le long de ce petit sentier
Qui suit coquettement le fil de la rivière
Nous fîmes en rêvant l'école buissonnière.
Ah ! que de fois depuis ne suis-je pas allé
Chercher là le parfum du bonheur envolé !
Dans ces heures de doute où le plus hautain plie
Sous le vague fardeau de la mélancolie !...
Combien de fois, dans l'île heureuse, n'ai-je pas,
Depuis ce jour béni, seul égaré mes pas !
Quand le couchant s'empourpre, ainsi qu'une fournaise,
Pour entendre en mon cœur s'épanouissant d'aise,
Aux rhythmes de la brise, aux cadences des eaux,
Chanter mes souvenirs comme un essaim d'oiseaux !
— Ainsi qu'un nid chanteur de joyeuses fauvettes,
C'est là que j'ai trouvé toutes mes chansonnettes,
C'est là que j'ai puisé la force... enfin c'est là
Que j'ai, presqu'en entier, fait mon grand opéra !

CLAUDINE.

Ton grand opéra !

RENÉ.

Tiens, il faut que je te dise ;
Car je suis trop heureux... C'était une surprise
Que je te ménageais... je voulais, en sournois,
Vous mener au théâtre et puis te dire, vois,
Écoute, c'est de moi ! cette œuvre à peine éclose,
Ce sont mes visions de fraîche robe rose !

CLAUDINE.

La jouera-t-on bientôt ? Comme j'applaudirai !

RENÉ.

Au plus tard dans huit jours. — Ah ! je suis enivré,

Comprends-tu ? — réunir dans une immense salle
Ce qui fait de Paris, la grande capitale,
Toutes les royautés légitimes, des noms,
Du talent et de l'or, — avec ou sans blasons, —
Jeunesse au cœur vaillant, femmes au doux sourire,
Vieillards pensifs, les fous, les sages... et se dire,
C'est moi chétif qui fais, sous les archets penseurs,
Pleurer tous ces beaux yeux et battre tous ces cœurs!
Va, pour moi, maintenant, ô Claudine, la gloire
N'est plus ce vain hochet dont se raille l'histoire,
C'est la possession de mon rêve divin,
C'est la gloire! — et l'argent, — c'est notre amour enfin!
Hier, j'ai fait espérer un triomphe à ton père,
Et si mon œuvre obtient le succès que j'espère,
Je puis, moi qui gagnais si durement mon pain,
Sans scrupules d'honneur, lui demander ta main!

CLAUDINE.

Oh! merci, mon René, de ces bonnes paroles,
Hier, je craignais encor... mes craintes sont frivoles :
Aujourd'hui, je craignais les sévères refus
De ma mère. — Aujourd'hui, René, je ne crains plus :
Je crois en ton génie, et j'entends dans ma tête,
D'avance, bourdonner ton œuvre, ô mon poëte!
Mais je m'en vais, voici mon père... et j'aurais peur
Qu'il ne lise en mes yeux les rêves de mon cœur.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

RENÉ, CLAUDE, EUSTACHE.

CLAUDE, poursuivi par Eustache tenant un grand livre sous le bras.

Explique-toi, voyons, qu'est-ce que tu me contes?
Parle!

EUSTACHE.

D'abord, Monsieur, examinez mes comptes.

CLAUDE.

A quoi bon!

EUSTACHE.

Mais mon compte?...

CLAUDE.

Est tout examiné.

Laisse-moi!

(Apercevant René.)

Tiens!

RENÉ.

Bonjour Claude!

CLAUDE.

Bonjour René.

EUSTACHE, insistant.

Mais un bon commerçant doit avoir connaissance
De sa situation et faire la balance
Exacte...

CLAUDE.

Le bourreau maudit!

EUSTACHE, continuant.

De son actif.

CLAUDE, à René qui remonte prendre son chapeau.

Eh bien! que fais-tu donc?

RENÉ.

Je sors.

EUSTACHE, continuant.

De son passif.

CLAUDE.

C'est cet affreux Eustache et son affreux grand livre
Qui te font peur?

(A Eustache.)

As-tu fini de me poursuivre?

EUSTACHE, faisant mine de sortir.

Oh! Monsieur...

RENÉ, arrêtant Eustache.

Non, restez; je reviendrai ce soir:
On m'attend au théâtre, et j'y cours. — Au revoir!

CLAUDE.

Viens dîner, nous ferons de la musique ensuite —
Avec Claudine!

RENÉ.

C'est convenu!

CLAUDE.

Reviens vite.

(René sort.)

SCÈNE III.

EUSTACHE, CLAUDE.

EUSTACHE.

Fin décembre, livré...

CLAUDE, sans l'écouter.

Comme il paraît joyeux!
Il est bien jeune encore et moi déjà bien vieux!
Il fera son chemin, car il a du courage...

(Soupirant.)

C'était moi le plus fort avant mon mariage!

EUSTACHE.

Fin décembre, livré pour Marseille au comptant.

CLAUDE, en sursaut.

Fin décembre?.. Ah! tantôt!

EUSTACHE.

Mais...

CLAUDE.

Pas en cet instant!

EUSTACHE.

Tantôt, vous attendez Rufin?

CLAUDE.

Eh! qu'il revienne!

EUSTACHE, insistant.

Pour votre chocolat.

CLAUDE.

Encor cette antienne!

EUSTACHE.

Et puis votre courtier d'annonces.

CLAUDE, éclatant.

Donc, jamais
Vous ne consentirez à me laisser en paix?
Toujours le chocolat ou quelqu'autre amalgame!
Mais je n'y comprends rien!

(Il lui arrache son livre et le jette sur le bureau.)

Parlez-en à ma femme;
Faites vos chocolats ensemble, si tu veux,
Après quoi laissez-moi tranquille tous les deux.
Voyons, toi, mon commis, l'ami de ma famille,

Élevé dans l'amour pur de la camomille,
Du poivre, des fruits secs et des sucres candis,
Dis en quoi mon avis t'est-il utile, dis?
Je dois signer?...

(Il s'assied.)

Je signe... Après? c'est chose claire,
Voulez-vous des blancs-seings? je m'en vais vous en faire
Pour jusqu'au jugement dernier, car je suis las
De vos comptes de caisse et de vos chocolats.

(Il lui jette au nez une liasse de papiers. Moussin entre.)

SCÈNE IV.

CLAUDE, EUSTACHE, MOUSSIN.

EUSTACHE, prenant les mains de Claude.

Monsieur, pas devant lui, c'est le courtier!

MOUSSIN, effaré.

J'apporte
Le plan du prospectus.

CLAUDE, à part.

Que le diable l'emporte!

MOUSSIN.

Avec vingt mille francs...

EUSTACHE.

Autant!

MOUSSIN.

Ce n'est pas trop,
Lorsque l'on veut lancer une affaire au galop:
Avec l'économie on se traîne, on lanterne;
L'annonce est le pivot du commerce moderne.
Il faut que le public en soit assassiné,
Qu'on lui crève les yeux qu'on lui casse le nez,
Qu'on lui rompe l'oreille et lui brise la tête:
Voilà l'annonce! — Avec n'importe quoi de bête,
Pourvu que l'on me trouve un mot pyramidal,
Huile de boabab ou savon minéral,
Crème de Singapour, pâte des châtelaines,
Je vous lance une affaire en moins de trois semaines!
On viendra vous chercher vos crèmes, vos savons
Du nord et du midi, par boîtes, par flacons,
Par caisses, par ballots, par voitures! — L'annonce,

Tout est là !

CLAUDE.

Mais, Monsieur...

(Il s'assied.)

MOUSSIN.

J'entends votre réponse :
C'est tromper le public, direz-vous ? justement.
Il veut être trompé ; c'est son amusement.
Et puis c'est le commerce, et la méthode est bonne :
On trompe tout le monde... on ne trompe personne !
Ainsi ce qui me plaît dans votre chocolat
De manganèse...

CLAUDE, impatienté.

Encor !

MOUSSIN.

C'est le mot, c'est l'éclat !
Manganèse... parfait !... manganèse... admirable !
Personne ne comprend manganèse. — Du diable
Si je sais ce que c'est, ni vous non plus ! — Tant mieux !
Manganèse en affiche éblouira les yeux.
Monsieur Rufin flairait le prospectus, l'affiche,
Le jour qu'il déterra ce mot sublime et riche.
Tenez voici l'épreuve et lisez le début.

(Il tire une affiche.)

« Inventé par monsieur Rufin, de l'Institut...
Du Havre. »

(Il étale l'affiche.)

Vous voyez qu'elle est monumentale !
On imprime Institut en grande capitale,
Du Havre en italique, et manganèse en gros,
Et puis... le chocolat s'enlève par ballots.
— Voici notre traité que vous lirez à l'aise;
Nous signerons demain... Mais, Monsieur, manganèse,
C'est de l'or! oui, de l'or !

(Il secoue Claude par le collet.)

Pardon, je suis un peu
Pressé,— mais manganèse est génial. — Adieu !

(Il sort en courant.)

SCÈNE V.

CLAUDE, EUSTACHE.

CLAUDE.

L'impertinent bavard !

EUSTACHE.

Oh ! c'est un homme habile,
Très-habile !

CLAUDE.

D'accord, à m'échauffer la bile.

EUSTACHE.

Mon cher patron, songez à vous mieux contenir
Devant monsieur Rufin, qui va bientôt venir.

CLAUDE.

Lui !... qu'il entre ! et, morbleu ! je le reçois de sorte
Qu'il ne franchira plus le seuil de cette porte !
Vois-le, ne le vois pas, fais les conditions :
Moi, je patauge en plein dans vos inventions.

EUSTACHE, soupirant.

Je le verrai, Monsieur.

(Il sort en laissant son grand livre sur le bureau.)

SCÈNE VI.

CLAUDE, seul, assis.

Que le bon Dieu confonde
Tout le commerce et tous les commerçants du monde !

SCÈNE VII.

CLAUDE, LAURE.

LAURE, entrant.

C'est vieux ?

CLAUDE.

De dix-huit ans !

LAURE.

Sonnés !

CLAUDE.

Je le sais bien !
Je le sais trop pour mon malheur !

LAURE.

Dis pour le mien.

(Montrant le grand livre.)

Ta balance?

(Elle s'assied au bureau.)

CLAUDE.

A ton tour, va!... le métier de cuistre!
— Ah çà! mais, suis-je un homme ou bien suis-je un registre?

(Allant vers Laure.)

Suis-je un registre ou suis-je un homme, dis? suis-je un...

LAURE.

Tout ce que tu dis là n'a pas le sens commun.

CLAUDE, ramenant Laure en scène.

Suis-je un registre, ou suis-je...

LAURE, haussant les épaules et retournant au bureau.

Eh! non!

CLAUDE.

Ah! — j'en suis aise!
Eh bien! voilà pourquoi je fuis le manganèse,
Pourquoi je ne veux plus qu'on vienne m'ennuyer
En m'appelant droguiste ou bien épicier.
« Tous vos épiciers me semblent laids et bêtes;
« Leurs instincts d'épiciers sont écrits sur leurs têtes:
« C'est comme un signe au front qu'on ne peut effacer,
« Et les petits enfants les regardent passer.
Je romps tous mes rapports avec la betterave,
Le poivre, la cannelle — et le commerce grave!

LAURE.

Voyons, Claude, raisonne.

CLAUDE.

Eh! j'ai trop raisonné.

LAURE.

Pourtant...

CLAUDE.

Point de pourtant! j'ai trop longtemps jeûné
De cette liberté dont le vin pur enivre,
Qui vous vieillit peut-être un peu, mais vous fait vivre.

(Il s'assied au bureau.)

LAURE, s'accoudant près de lui.

Mais tes filles?...

CLAUDE, avec amertume.

Voilà! — mes filles! — air connu.

Cent fois aux grands moments cet air est revenu;
Ou lorsque, par hasard, ce n'était pas le même,
Tes variations brodaient le même thème.
Ton père était trop vieux, n'est-il pas vrai, d'abord ?
La vente de son fonds serait son coup de mort !
Très-bien ! — sans murmurer, triste bête de somme,
J'ai repris mon licou. Quand est mort le pauvre homme
J'ai voulu redresser la tête. — Tu m'as dit :
Et la dot de Victoire? — Et calme, sans dépit,
Comme un bon ouvrier travaillant sans relâche,
J'ai du matin au soir fait vaillamment ma tâche.
Mais ce n'était pas tout; car nous avons pensé
A la dot de Claudine, — et j'ai recommencé!
J'ai celle de Claudine et celle de Victoire
A présent, — j'ai fini; car je commence à croire
Que si j'écoute encor un prétexte nouveau,
Je me réveillerai libre — dans le tombeau !

LAURE.

Ainsi, tu veux quitter le commerce ?

CLAUDE.

Oh ! oui, certe !

LAURE.

Tu ne le peux.

CLAUDE.

Pourquoi ?

LAURE.

Tu ne le peux sans perte !

CLAUDE.

Eh ! que m'importe !

LAURE.

C'est qu'il m'importe beaucoup;
Comme toi, dix-huit ans j'ai porté le licou :
C'était pour nos enfants, je l'ai porté sans plainte;
Car, pour que la douleur soit méritoire et sainte,
Il faut savoir souffrir sans faire de fracas.
J'ai ce mérite, au moins, que je ne me plains pas.

(Mouvement de Claude.)

Oh ! laisse-moi parler à mon tour ! — le commerce
A son but noble et grand quand celui qui l'exerce
Est noble et grand lui-même, et j'avais entrevu
Un avenir pour toi dont tu n'as pas voulu.

J'ai de l'ambition : — pour toi, — j'eusse été fière
D'un mari plus habile à se mettre en lumière.
Et si docilement tu m'avais écouté,
Peut-être avant cinq ans serais-tu député !
Moi, j'irais jusqu'au bout si j'étais à ta place.
Tu ne le veux pas ?

CLAUDE.

Non !

LAURE.

Alors regarde en face
Notre situation; nous devons marier
Nos filles au plus tôt.

CLAUDE, vivement.

Sans me faire prier.

LAURE.

Oh ! je m'en doutais ! — Brise un joug qui t'importune
En étourdi, bien vite, au prix de ta fortune !
Grand enfant, qui n'a pas encor considéré
Le moyen d'arriver à ce but désiré.
Qui choisir? — Tu ne sais? — Eh bien ! moi, dans ma tête,
J'ai bâti pour Victoire un mariage honnête.
Son prétendu, qu'elle aime, est jeune, sans esprit,
Mais riche : — ce qu'il faut pour faire un bon mari, —
Le fils de ton banquier, Molinot.

CLAUDE.

Et Claudine
A son futur aussi tout prêt, je m'imagine?

LAURE.

Oh ! quant à celui-là nous l'avons sous la main,
Et l'on peut, si tu veux, les marier demain,
Car, c'est la récompense unique qu'il souhaite
Pour vingt ans de travaux et ta fortune faite.

CLAUDE.

Eustache ! mais il a cinquante ans, il est laid !
Ses cheveux sont partis, son ventre vient, il est
Sans grâce, il est...

LAURE.

Eh ! oui, sans doute il est sans grâce,
Mais c'est un commerçant probe et de vieille race.

CLAUDE.

Qu'a le commerce à voir encore là-dedans ?

LAURE.

Attends, tu vas le voir.

CLAUDE.

Doit-on à dix-huit ans
Épouser un vieillard sous prétexte qu'il aime
Le commerce, et sait mieux compter que feu Barême !
Non, morbleu !

(Il s'assied.)

LAURE.

Sois droguiste alors ! — c'est ton devoir.
A trois cent mille francs s'élève ton avoir,
Et dans ce chiffre-là ton fonds compte cent mille ;
Deux cent mille placés en coupons sur la ville,
C'est là tout. Tu comprends que monsieur Molinot
Exige tout au moins cent mille francs de dot :
C'est donc cent mille francs à donner à chacune
De tes filles. — Et reste une maigre fortune !
Or, tu dois travailler encor cinq ou six ans,
Car, ton fonds qui, pour nous, vaut net cent mille francs,
N'en vaut que la moitié pour l'acquéreur vulgaire.
Mais Eustache épousant ta Claudine au contraire,

(Elle s'assied.)

Prendra pour dot le fonds dont il sait la valeur,
Et c'est cent mille francs qu'elle a comme sa sœur.
Alors tu peux, avec cinq mille francs de rente,
Tes enfants établis d'une façon décente,
Vivre paisiblement peu riche, mais heureux.
— Tu ne raisonnes pas, je raisonne pour deux !

CLAUDE.

Marier nos enfants est la fin de l'histoire ?
Bon ! — Mais il faut savoir si Claudine et Victoire
Voudront...

LAURE.

Elles voudront toutes nos volontés.
Sois tranquille !

CLAUDE, se levant.

Et leurs cœurs... les as-tu consultés ?
Elles n'ont pas vingt ans, et c'est l'âge où l'on rêve
Plus d'un rêve doré — qui rarement s'achève !
Car lorsqu'on est si jeune on peut innocemment
Faire, — et l'on fait toujours quelque petit roman.

LAURE.

Çà tu veux plaisanter? Dans les bonnes familles
Il n'est pas de roman, Claude, les jeunes filles
Ne rêvent point du tout, — ou bien rêvent si bas
Qu'excepté Dieu le père, on ne les entend pas!

CLAUDE.

Peut-être bien aussi que l'on y considère
Ce qu'on nomme le cœur comme un simple viscère?
Fais-les-moi venir!

(Fausse sortie de Laure.)

Mais je jure sur l'honneur
Que mon consentement ne suivra que le leur.

(Laure sort à gauche.)

SCÈNE VIII.

CLAUDE, seul.

Je souffre trop souvent de la longue contrainte
Que l'on me fait subir pour repousser leur plainte;
Et dussé-je rester droguiste encor vingt ans,
Je ne forcerai pas le cœur de mes enfants!

(Victoire entre par la gauche.)

SCÈNE IX.

VICTOIRE, CLAUDE.

VICTOIRE.

Vous voulez me parler, mon père?

CLAUDE.

Oui, Victoire.
Approche, mon enfant, — approche; tu dois croire

(Prenant la main de sa fille.)

Que je veux ton bonheur, n'est-ce pas?

VICTOIRE.

C'est certain.

CLAUDE.

Eh bien! ta mère et moi, nous parlions ce matin...
— Remarque qu'il s'agit du bonheur de ta vie —
De te marier.

VICTOIRE.

Ah! — Mon père, votre envie

Est et sera toujours comme un ordre pour moi.

CLAUDE, vivement.

Ce n'est rien là qu'un vœu, ce n'est pas une loi,
Car il faut avant tout que le mari te plaise.

VICTOIRE.

Il suffit que maman l'ait choisi.

CLAUDE.

Je suis aise,
Ma fille, de te voir en ce bon sentiment;
Mais c'est grave.

VICTOIRE.

Je crois tout ce que dit maman.

CLAUDE.

Eh! ce n'est pas maman, c'est toi que l'on marie!
Ainsi donc, réponds moi sans détour, je te prie...
Nous pouvons nous tromper tous les deux.

VICTOIRE.

Je ne sais,
Mais je crois que maman ne se trompe jamais.

CLAUDE.

Connais-tu ton futur? Te paraît-il aimable?
Te convient-il?

VICTOIRE.

Maman le trouve convenable.

CLAUDE.

J'en suis charmé pour elle et pour toi! — Du moment
Que tu n'as d'yeux, de voix, de cœur que par maman,
Accepte le mari que maman te propose:
Je ne vois rien du tout à redire à la chose;
Je m'en lave les mains! — Fais-moi venir ta sœur!

(A part.)

Elle a moins de raison, mais elle a plus de cœur!

(Haut.)

La voilà!

(Entre Claudine; Victoire sort.)

SCÈNE X.

CLAUDE, CLAUDINE.

CLAUDE, assis.

Viens ici, Claudinette!

CLAUDINE.

Mon père,
Vousm'avez fait venir?..

CLAUDE.

Çà! que t'a dit ta mère?

CLAUDINE.

Rien!

CLAUDE, s'asseyant à droite.

Rien du tout!.. Alors, petite, approchez-vous,
Et, comme deux amis, bavardons entre nous.
Je croirai que tu n'es encor qu'une gamine!..
Comme te voilà grande, à présent, ma Claudine!
Que les jours gais pour toi, pour moi seul ennuyeux,
Te font vitement belle et moi vitement vieux!
Mais puisque te voilà si jolie et si grande,
Apprends que l'on m'a fait, ce matin, la demande
De ta main.

CLAUDINE, à part.

Ce matin! Oh! c'est René!

CLAUDE.

Tu n'as
Rien à dire?

CLAUDINE.

Je veux tout ce que tu voudras!

CLAUDE.

Tu vas jouer un jeu — qui n'a pas de revanche!
Ton bonheur en dépend, ma fille; ainsi, sois franche.
Celui dont je te parle et qui t'est destiné
N'est plus jeune et pourtant n'est pas vieux.

CLAUDINE, à part.

C'est René!

CLAUDE.

Il t'aime, je le sais.

CLAUDINE, à part.

C'est René; je suis lâche
Devant tant de bonheur.

CLAUDE.

En un mot c'est Eustache.

CLAUDINE, se levant.

Eustache!

CLAUDE, courant à Claudine.

Qu'as-tu donc, tu pleures ? suis-je sot!
Claudine, mon enfant, n'en vas pas croire un mot!
Eustache ton mari! cher ange, c'est un conte!
Eh! je me moque bien d'Eustache au bout du compte!
Va, reprends ton front pur et ton rire joyeux,
On ne te mariera qu'avec un amoureux!

(Il l'embrasse.)

O consolation de mes heures moroses!
Oiseau toujours chantant au milieu de mes proses,
Pardonne! en vieillissant on devient très-mauvais;
Je n'ai plus rien au cœur de tout ce que j'avais,
Rien, — sinon le souci servile de mes vices :
Je te sacrifiais à mes lâches caprices,
Pour reprendre au plus tôt mon rêve d'insensé!
Aime-le, cher enfant! — toujours! — Je suis pressé
De te faire oublier mes sermons de Cassandre,
Et d'effacer les pleurs que je t'ai fait répandre;
J'ai souffert dix-huit ans, je puis encor souffrir.

CLAUDINE, l'embrassant.

Oh! non! je ne veux pas!

CLAUDE, à part.

Elle en pouvait mourir!

(Haut.)

C'est fini, n'est-ce pas, et notre paix est faite,
Et maintenant, dis-moi, ma belle Juliette,
Le nom du Roméo? — Qu'il est heureux celui
Qui fait pleurer ces yeux où tant de grâce luit!
Tu peux me dire tout. — Ton bonhomme de père
N'en saura rien. — Je suis ton complice, et j'espère
Que nous l'attraperons bel et bien à nous deux,
Ce Géronte ennuyé qui devient ennuyeux.

CLAUDINE.

Oh! je te comprends, moi, tu souffres!

CLAUDE.

Chère fille!

SCÈNE XI.

CLAUDINE, se levant, CLAUDE, RENÉ.

RENÉ, se disputant à la cantonade avec Jacquelin.

Puisque c'est moi, René, j'entre! — Quelle bastille!
(Serrant la main de Claude.)
Te voilà bien gardé! — Ce drôle prétendait
Que ton premier commis Eustache m'attendait,
Que tu n'étais pas là. — J'ai forcé la consigne!
(A part.)
Je ne me trompe pas, Claudine m'a fait signe.

CLAUDE, riant.

Pauvre ami!.. l'on t'a pris pour Rufin!

RENÉ.

Qui, Rufin?

CLAUDE.

L'inventeur d'un nouveau chocolat superfin
Au manganèse!

RENÉ.

Ah! bah!

CLAUDE.

Oui, oui, ris, heureux homme!
Il n'en est pas moins vrai que tout cela m'assomme!
(Il va à son bureau.)

CLAUDINE, bas à René, qui va la saluer.

Ne dis rien à mon père, et je t'expliquerai...
(A part.)
Mon père souffre trop...
(Mouvement de René. — Bas, avec prière.)
René!

RENÉ, bas.

Je me tairai!
(Claudine s'enfuit par la porte de gauche.)

SCÈNE XII.

CLAUDE, RENÉ.

CLAUDE.

Hum! — je crois que René lui parlait à l'oreille!
Si c'est le Roméo qu'on pleurait, à merveille!

Je le saurai !
(Haut.)
Claudine est partie ! — Ah ! — causons !
Causons de tout, de rien, de vers et de chansons.
Je te ferais causer pendant une semaine...
Ainsi te voilà donc sur le chemin qui mène
A la postérité, — route de l'Opéra ?

RENÉ.

Si l'œuvre réussit !

CLAUDE.

Elle réussira !
Je connais ton talent. Te voilà presque un maître !
Si j'avais persisté, j'en serais là, peut-être.
Heureux, heureux artiste !

RENÉ.

Heureux marchand ! — Sais-tu
Tout ce qu'il m'a fallu de force ? de vertu ?
De nuits sans feu ? de jours sans pain ? — Dix-huit années
D'héroïsmes secrets, de luttes obstinées,
De dégoûts, de rebuts, d'attente, de dédain,
Pour faire un opéra qui tombera demain !

CLAUDE.

Oh !

RENÉ.

Peut-être ! — La foule impitoyable ignore
Si l'ouvrage est mauvais, tout ce qu'il coûte encore,
Et ce qu'il faut de temps et d'âpre volonté
Pour conquérir déjà la médiocrité.

CLAUDE.

Non, tu triompheras ! — Heureux René, te dis-je !
Crois-moi, ne te plains pas d'un passé qui t'afflige,
C'est la pierre de touche où s'éprouve l'esprit ;
Moi, j'en suis envieux, car je ne t'ai pas dit,
Tu n'as pas deviné combien de fois à l'heure
Où, sur un rêve mort l'âme s'accoude et pleure,
J'ai revu, défilant devant mes yeux voilés,
Le cortége joyeux de mes jours envolés !
Combien j'ai regretté, durant mes nuits fiévreuses,
Nos soucis de vingt ans, nos misères heureuses,
Dans la pauvre mansarde à trente francs par mois,
Meublée en tout d'un lit et d'une table en bois !

Ah ! parlons du passé, mon cher vieux camarade ;
J'en ai besoin, vois-tu. — Quand vient l'âge maussade,
Le souvenir des temps où nous avons lutté
Est doux comme un parfum discret de rose-thé...
Où sont tous nos amis ?.. Victor ? Charles ?

RENÉ.

Que sais-je ?
On est une douzaine en sortant du collége
Qui s'en vont côte à côte et la main dans la main,
Combien marchent encor dans le même chemin ?
Pas un... je n'ai revu personne...

CLAUDE.

Et Bobinette?
La brune de mon temps ?

RENÉ.

Sans tambour ni trompette
Elle s'est envolée, hélas ! un beau matin,
Vers les horizons bleus des robes de satin !
J'en ai pleuré trois jours, — ou quatre, — c'est la vie !
Puis Bobinette fut par vingt autres suivie
Sur le sentier glissant des faciles amours ;
C'était, sous d'autres noms Bobinette toujours !
C'était le même vin, c'était la même ivresse.
— Qu'importe ! respectons nos amours de jeunesse,
Et ne flétrissons pas, sous d'injustes mépris,
Les noms de celle-là dont nous fûmes épris :
C'est lâche et bête ! — Allez, vous que j'ai tant maudites !
O gaîtés d'autrefois ! ô chères hypocrites !
A tout ressentiment mon esprit est fermé.
Vous m'avez trahi, mais, en ai-je moins aimé ?
Je n'en aime pas moins encor, car, à tout prendre,
Vous m'avez fait sentir, vous m'avez fait comprendre;
Vous m'avez rendu bon, me rendant malheureux ;
Vous m'avez fait un homme, — et j'en aime bien mieux !

CLAUDE.

Quoi, toujours ?

RENÉ.

Aujourd'hui, ce n'est plus le caprice,
L'amour aventureux et gai, l'amour factice,
C'est l'amour grave et doux, chaste... l'amour du cœur.
Rien n'est plus sérieux, Claude, que le bonheur !

Et je veux ce bonheur qu'à vingt ans on méprise,
Parce qu'il est trop vrai. La femme aimée, assise,
Aimante et souriante, au foyer, près de vous ;
Des enfants barbouillés sautant sur vos genoux ;
Petits garçons joufflus, fraiches petites filles,
Culottes en lambeaux et robes en guenilles,
Un peuple rose et blond de tapageurs osés
Qu'on fait rentrer dans l'ordre avec de gros baisers !
— Mon rêve a dix-sept ans ! elle a...

CLAUDE, à part.

C'est elle-même !

RENÉ.

De grands yeux bleus pensifs...

CLAUDE, à part.

C'est Claudine !

(Haut.)

Elle t'aime ?

RENÉ.

Je le crois !

CLAUDE.

Mais le père ?

RENÉ.

Ah ! le père...

LAUDE.

Son nom ?

RENÉ, s'asseyant.

C'est un secret.

CLAUDE, souriant.

Pour moi ?

RENÉ.

Pour tout le monde !

CLAUDE, à part.

Bon !

Nous allons voir !

(Haut.)

Mon cher, la famille a sans doute
Son charme; mais sais-tu ce que ce charme coûte ?
Un enfant, c'est parfait, tout petit, tout petit,
On en fait ce qu'on veut ; mais quand cela grandit,
Que de tracas ! — Tiens, moi, je vais marier l'une
De mes filles, Claudine, et j'ai peu de fortune.

J'ai trouvé le mari... La dot me gêne un peu...

RENÉ, à part.

Me trompiez-vous, Claudine, ou bien n'est-ce qu'un jeu?

(Haut.)

Et quel est ce mari ?

CLAUDE.

C'est un marchand honnête,

— Qu'elle aime !

RENÉ, avec indifférence.

Ah!

CLAUDE, après avoir regardé René. — A part.

J'étais fou ! qu'avais-je donc en tête ?

(Haut.)

La noce se fera dans vingt ou trente jours.

RENÉ, riant.

Je m'invite!.. tu sais que je danse toujours !

(A part.)

Il faut absolument que je parle à Claudine !

CLAUDE, à part, se levant.

Ce n'est pas lui !.. Pourtant il faut que je devine,
Car je ne prétends pas que, malgré son désir,
Elle épouse un butor pour me faire plaisir.

(On entend sonner une horloge. — Haut.)

Il est six heures, diantre ! allons dîner, c'est l'heure!

(Gravement.)

Ma femme gronderait, — elle est su-pé-rieu-re;
Ma femme, — comme on dit dans le quartier. — Pour moi,
Je veux être pendu si je me doute en quoi.
Elle est forte... en calcul, tient sa caisse serrée,
Et fait des cornichons dont on parle en soirée !
Voilà. — Dépêchons-nous. — Par ici, par ici.

(Mettant la main sur l'épaule de René.)

Ah ! je suis bien heureux !

RENÉ, lui serrant la main.

Pauvre Claude !

CLAUDE.

Merci !

(Ils disparaissent par la porte de gauche.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

MÊME DÉCOR.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

RENÉ, JACQUELIN.

JACQUELIN, amenant René.

Madame met au net toutes les écritures :
Lettres d'avis, brouillard, caisse, agenda, factures,
Que sais-je? — Vous pouvez causer sans vous gêner,
Elle ne monte ici qu'après le déjeuner,
Passé midi. — D'ailleurs, fiez-vous à mon zèle,
Je vais faire le guet.

(Apercevant Claudine.)

Voici Mademoiselle.

(Jacquelin sort. Claudine entre.)

SCÈNE II.

RENÉ, CLAUDINE.

RENÉ.

Claudine!

CLAUDINE.

Cher René!

RENÉ.

Si tu savais combien
Ces deux mots à mon cœur, Claudine, font de bien!
Hier, je doutais encor; mais je n'ai plus de doute :
Sitôt que je te vois, sitôt que je t'écoute,
Je me sens le cœur fort, l'esprit rasséréné.
Répète-les encor, ces deux mots!

CLAUDINE.

Cher René!
Ainsi, tu souffrais bien!

RENÉ.

Tu ne peux pas comprendre

Par quels liens puissants ton amour m'a su prendre !
Aux oiseaux de passage, imprudent, j'ai jeté,
Comme un enfant son pain, mon cœur émietté :
Jusqu'à l'heure mauvaise, où triste et sans courage,
Prenant mon idéal pour un vague mirage,
Je me suis affaissé sur le bord du chemin,
Et me suis endormi la tête dans la main.
Alors, je t'ai trouvée, ô mon enchanteresse !
O mon amour première ! et ma froide jeunesse,
Qui ne savait plus rien que pleurer et douter,
Comme un oiseau d'avril s'est remise à chanter !...
Que serais-je sans toi devenu ? — Je l'ignore :
Aussi je veux t'aimer — toujours ! — et puis encor, —

(Il s'agenouille.)

Je veux t'aimer, vois-tu, pour toute la fierté
Que je me sens au cœur auprès de ta beauté !
Car ce n'est pas en vain que le Dieu bon, chère âme,
Le Dieu clément qui fit les prés, les bois, la femme,
A fait fleurir en moi cet amour jeune et pur
Comme une giroflée aux fentes d'un vieux mur !

CLAUDINE.

Pauvre ami... je ne suis qu'une petite fille,
Élevée humblement au foyer de famille,
Et je ne connais rien du monde, si ce n'est
Ce qu'en rêve mon cœur depuis qu'il te connaît !
Je ne sais si l'amour est sujet à méprise,
Mais je suis bien heureuse et fière — qu'il suffise
D'un sourire d'enfant, inhabile à tromper,
Pour consoler ton âme et pour la retremper !

RENÉ. Il se lève.

Tu m'aimes ! — tout est beau ! — tout est bon ! — ma Claudine !
Je le sens à l'espoir qui gonfle ma poitrine ;
J'irai trouver ton père et je lui parlerai.
Claude est mon vieil ami ! — Je lui raconterai
Nos projets d'avenir et nos amours si belles ;
Il ne disjoindra pas nos deux âmes jumelles,
Et ne fera jamais, lui Claude, les sachant,
De ma Muse aux yeux bleus la femme d'un marchand.

CLAUDINE.

Lui ! non ! ce n'est pas lui que je crains.

RENÉ.

C'est ta mère?

CLAUDINE.

C'est son expérience et sa raison amère,
Ces deux froids conseillers qui lui disent tout bas
Qu'un marchand devient riche... et toi tu ne l'es pas.

RENÉ.

Ah! je le deviendrai! — L'amour qui m'aiguillonne!..

CLAUDINE.

Ton âme est le trésor que seul j'ambitionne,
Et je n'aurai jamais le vulgaire souci
D'en acquérir un autre, en ayant celui-ci.
Je tiens cette fierté de mon père, et suis sûre
Que si nous lui disions notre amour, sans murmure,
Dédaignant les calculs d'argent, il nous dirait :
Soyez heureux! — Mais lui! — lui se sacrifierait!

(Mouvement de René.)

Je sais qu'il lutterait pour notre mariage
Contre tous, — et je crains cet effort de courage;
Je crains pour lui le choc d'une autre volonté :
La lutte le tuerait; car il a trop lutté!

RENÉ.

Eh bien! j'irai parler à ta mère.

CLAUDINE.

Oh! oui, certe!
Tu parleras... très-bien, sans doute — en pure perte,
Car ce qui te fait bon, toutes tes qualités
Seront précisément tes nuisibles côtés;
Et tu n'obtiendras rien sans cette hypocrisie
Qui répugne toujours à toute âme choisie!
— Laisse-moi me charger du soin de ce labeur :
Nous n'avons qu'un désir et nous n'avons qu'un cœur.
Va, je sais mieux que toi, René, ce qu'il faut dire:
Prières et sanglots, raisonnement, sourire,
Je n'épargnerai rien... et je triompherai.
Car tout ce qu'il faudra faire, je le ferai!
Reviens tantôt! j'entends ma mère.

(René disparaît vivement.)

SCÈNE III.

CLAUDINE, LAURE.

CLAUDINE, à part.

Il faut que j'ose.

LAURE, se parlant à elle-même.

Parions que j'oublie encore quelque chose!...
Les fauteuils, les tapis!

CLAUDINE.

Je voudrais vous parler.

LAURE.

Qu'est-ce? fais vite alors.

(Elle s'assied devant le bureau, à gauche.)

CLAUDINE, à part.

Je ne puis reculer.

(Haut.)
Je n'aime pas... Eustache.

LAURE.

Après?... La belle affaire!
J'aurais bien voulu voir que ce fût le contraire...
Eustache est positif, un excellent défaut...
Et, positivement, c'est l'homme qu'il te faut!

CLAUDINE.

Ce mariage, hélas! ma mère, est un supplice!
M'y condamnerez-vous?...

LAURE.

C'est te rendre service!
Condamner, condamner! voilà bien les enfants!
Nous nous sacrifions et nous sommes tyrans!
La condamnation me paraît trop risible;
Laisse-toi condamner, crois-moi!

CLAUDINE.

C'est impossible!
J'en aime un autre!...

LAURE.

Oui?

CLAUDINE.

Nous nous aimons!

LAURE.

Vraiment!

Vous vous aimez ! — Eh bien, je te fais compliment
De professer sitôt sur certaines matières
Des principes auxquels je ne m'attendais guère ;
Mais ton père a voulu qu'on formât ton esprit,
Et tu réponds amant quand on te dit mari !...
On appelle cela des natures rêveuses ! —
Et c'est ainsi qu'on voit de petites morveuses,
Désertant leurs chiffons, leur poupée et leurs jeux,
En place de bébé prendre des amoureux !

CLAUDINE.

S'il fut jamais au monde amour pur et sincère,
Croyez que c'est l'amour dont vous doutez, ma mère,
J'aurai fait mon devoir en vous le déclarant,
Car je sens que devant un amour aussi grand,
Eustache comprendra combien il est infâme,
Et combien maladroit de prendre un corps sans l'âme.
— Oui, j'affirme qu'Eustache a trop de loyauté
Pour convoiter un cœur vide... l'amour ôté !

LAURE.

Je ne m'attendais pas à cette répugnance.
On t'a toujours traitée avec une indulgence
Que l'on n'a jamais eue avec ta sœur... pourtant...

CLAUDINE.

Ma sœur ?...

LAURE, *se levant.*

Nous obéit ! — Hélas ! ma pauvre enfant,
Il arrive toujours une heure dans la vie
Où la nécessité veut qu'on se sacrifie ;
Nous avons, pour vous deux, ton père et moi, longtemps
Lutté, gémi, souffert... et nous étions contents !
C'était notre devoir. — Tu n'es pas encore femme,
Et ce mot de devoir est bien froid pour ton âme !
Car tu ne comprends pas, dans ta naïveté,
Tout le sévère amour de la maternité.
Tu n'as, jusqu'à ce jour, vu l'avenir qu'en rose ;
Tu connaîtras bientôt ce que la vie impose
De sacrifices durs, d'ennuis et de tracas,
Toutes choses encor que tu ne connais pas !
Car nous avons toujours entouré ta jeunesse
D'autant de soins qu'en put trouver notre tendresse.
Voici venir la vie aujourd'hui. — C'est la loi

Que tu rendes en soins les soins qu'on eut pour toi.
S'il s'agissait de moi, je serais moins sévère;
Mais il s'agit surtout du bonheur de ton père...

CLAUDINE.

De mon père!

LAURE.

Ton père, à contre-cœur jeté
Dans un rude travail par notre pauvreté,
A dû quitter pour vous des rêves,— fous sans doute; —
Mais quelqu'en soit le fond, tout sacrifice coûte.
Et voilà dix-huit ans qu'il se souvient en vain
De cette liberté que tu tiens dans ta main!

CLAUDINE.

Moi?...

LAURE.

Toi seule.— Comprends.— Ton père n'est pas riche;
Il est bien loin d'avoir l'aisance qu'il affiche.
Sans mon économie, il serait pauvre encor.
L'apparence, c'est tout, car cela vaut de l'or.
Eh bien! il doit donner deux dots, il n'en a qu'une,
Car l'autre, c'est son fonds. — Toute notre fortune
Dépend de toi. — Tu peux, pour un désir d'enfant,
Jeter avec le tien, notre avenir au vent...
Eustache seul prendra le fonds pour dot. — Prononce!
Tu sens bien qu'il nous faut une prompte réponse!...
Je te ferai venir quand ton père viendra.

(A part.)

Elle pleure, très-bien! elle consentira.

CLAUDINE.

Je vous obéirai, ma mère!

LAURE.

Ma Claudine,
Obéir est trop peu. — Si ton père devine
Une hésitation, un regret dans ton cœur,
Il te sacrifiera son rêve,— son bonheur! —
C'est de toi! — tu m'entends, mon enfant, —de toi-même,
C'est de toi que j'attends, pour ton père, — qui t'aime, —
Un mensonge pieux,— que je n'impose pas.

CLAUDINE, pleurant.

Oui, mère!

LAURE.

J'ai tout dit!... Fais ce que tu voudras!

CLAUDINE, s'en allant, à part.

Pauvre, pauvre René!

SCÈNE IV.

LAURE.

Je suis vraiment à plaindre!
On ne peut pas les rendre heureux sans les contraindre.
Ainsi, Claude, — je crois qu'il est intelligent, —
Mais il ne comprend pas le pouvoir de l'argent!
L'argent, c'est le respect; l'argent, c'est l'influence;
C'est un levier dont il ignore la puissance.
Il voit dans le commerce un grand livre, un comptoir,
Il n'y voit rien! — mais moi, moi, je lui ferai voir
Derrière ce grand livre et ce comptoir, un monde
Immense, — dont le centre est une pièce ronde!
Et dans notre intérêt à tous, bon gré, mal gré,
Je le ferai puissant, riche, considéré!

(Bruit au dehors.)

C'est monsieur Molinot que j'entends.

SCÈNE V.

LAURE, MOLINOT PÈRE, costume de vieux beau.

MOLINOT PÈRE.

Ah! de grâce,
Belle dame, avant tout, permettez que j'embrasse
Vos mains blanches!

LAURE, saluant.

Monsieur!..

MOLINOT PÈRE.

Ma parole d'honneur,
En y posant sa lèvre on y laisse son cœur.
Vous riez? Je suis franc, — votre fille cadette
Est moins jeune que vous.

LAURE.

Vous êtes trop honnête!

MOLINOT PÈRE.

Mais non! mais pas du tout! mais je ne sais mentir;

Mais comment faites-vous, dites, pour rajeunir?
Je vous vois tous les jours plus fraîche qu'une rose
Un matin de printemps!

LAURE.

Monsieur!..

MOLINOT PÈRE.

C'est une chose
Exacte! — votre fille est presque votre sœur;
Enfin, c'est merveilleux, ma parole d'honneur!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CLAUDE.

MOLINOT PÈRE, allant serrer la main de Claude.

Ah! c'est monsieur Champin!—Monsieur, que Dieu vous garde!
Mon fils n'est pas venu, car c'est nous que regarde
Le projet de contrat...

CLAUDE, offrant un fauteuil à Molinot.

Monsieur!

MOLINOT PÈRE, refusant.

Non, pas du tout!
Ma parole d'honneur, j'aime à rester debout;
Je me moque des ans; je n'en ai pas cinquante,
J'en ai deux fois vingt-cinq.

LAURE.

On le voit.

MOLINOT PÈRE.

Trop charmante!
— Revenons à mon fils. Je crois que le gaillard
Ménage, — vous direz que je suis un bavard, —
Une aimable surprise à votre demoiselle;
Comme il est architecte, il termine pour elle
Un plan colorié de leur appartement.
Je suis son père, eh bien! je le trouve charmant!
— Un petit escalier, — un petit vestibule, —
Une petite chambre, — un salon minuscule, —
Un boudoir tout petit, petit. — Tenez, ce soir,
J'apporterai son plan pour vous le faire voir!
C'est un petit bijou. — Mon fils, sans modestie,
Est un grand architecte : — il aime sa partie

Au moins autant que vous la vôtre, il parviendra,
Et...

(A Claude.)

C'est toujours ce soir qu'on signe le contrat ?

CLAUDE.

Oui, Monsieur.

MOLINOT PÈRE.

Rien ne change, et vous donnez cent mille ?

CLAUDE.

Oui.

MOLINOT PÈRE.

J'en donne soixante en mariant Émile.

CLAUDE.

Fort bien.

MOLINOT PÈRE.

En ce cas donc, nulle difficulté.
— Ah ! — nous nous marions sous la communauté ?

CLAUDE.

Comme vous l'entendrez !

MOLINOT PÈRE.

Votre rondeur m'enchante.

(Saluant Laure.)

Ma parole d'honneur, vous êtes étonnante !

(Molinot sort.)

SCÈNE VII.

CLAUDE, LAURE.

LAURE.

Eh bien ! que fais-tu là ? Tu n'avais pas un mot
De politesse à dire à monsieur Molinot !

(Elle sonne ; paraît Jacquelin.)

Faites venir Claudine, Eustache, et...

CLAUDE.

Pas encore !

Attendons!

LAURE.

Pourquoi donc attendre ?

CLAUDE.

Écoute, Laure,

Je ne puis rien conclure avant d'être assuré
Que, malgré mes soupçons, Eustache est de son gré.

LAURE.

Tu devrais le savoir ! — mais, c'est ton habitude !
Tu recules toujours devant la certitude :
Tu n'oses pas oser ! — tu restes inactif
Quand il s'agit de prendre un parti décisif.
Pourquoi, depuis huit jours, n'as-tu pas, face à face,
Abordé le sujet qui si fort t'embarrasse ?
Moi, je pense qu'Eustache est le meilleur parti
Qui convienne à Claudine, et que c'est un mari
Qui ne lui déplaît point; mais il faut que l'on sache
Promptement, pour Claudine et pour nous, pour Eustache,
Si nous devons signer les deux contrats ce soir.

CLAUDE.

J'ai grand'crainte que non !

(Entre Claudine.)

LAURE.

Nous allons le savoir.

SCÈNE VIII.

LAURE, CLAUDINE, CLAUDE.

CLAUDE.

L'autre jour j'avais cru comprendre ton silence,
Ma fille, — j'attendais de toi la confidence
Du sujet de ton trouble, hélas ! trop bien caché;
Et, pendant ces huit jours, vainement j'ai cherché !
Je voulais deviner; car, pour ton âme pure,
La moindre question me semblait une injure.
Prêt à t'interroger chaque jour, j'avais peur,
Rien qu'en t'interrogeant, de froisser ta candeur.
— Réponds-moi franchement, Claudine, je t'en prie,
N'aimes-tu pas Eustache, auquel on te marie ?
As-tu quelque secret ?...

CLAUDINE.

Mais je n'en eus jamais
Pour toi; tu le sais bien, cher père.

CLAUDE.

Je le sais.

Il en était ainsi jadis; mais, à cette heure,
On souffre, puis on va se cacher, puis on pleure!
Et l'on ne vient pas dire à son père inquiet :
Petit père, je souffre! Eustache me déplaît!

CLAUDINE, *regardant sa mère.*

Il ne me déplaît pas!

CLAUDE.

Quelle douleur te mine?...
Depuis huit jours déjà, chère enfant, j'imagine...
J'imagine des pleurs sous ta feinte gaîté.
Où donc ton rire franc, plein de joyeuseté,
Qui me rendait si gai quand je me sentais triste?..
Hélas! tu ne ris plus! — moi, je suis égoïste;
J'ai besoin de ton chant étourdi de pinson :
L'oiseau, je le retrouve; où donc est la chanson?

CLAUDINE.

Cela me coûte aussi d'être grave... mais dame!
Songe que dans un mois on me dira madame!
Tiens, demande à ma sœur ce que nous dit maman :
On ne doit plus chanter ni rire étourdiment;
Et si je n'apprends pas par avance à me taire,
La madame aura l'air d'une pensionnaire!
— Je prends au sérieux des devoirs tout nouveaux :
Moi qui ne faisais rien, j'aurai de longs travaux.
Ma gaîté pour cela n'en sera pas moins franche,
Et nous t'amènerons au dîner, le dimanche,
Des Claudes tout petits, tout roses, tout mignons,
Qui t'embrasseront bien : — ce seront mes chansons!

CLAUDE.

Ah! ton sourire est triste et ta gaîté contrainte,
J'en ai peur!

CLAUDINE.

Mais non pas!

CLAUDE.

Est-ce encore une feinte?

LAURE.

Et pourquoi feindrait-elle?..

(Silence.)

CLAUDE.

Ainsi donc, il te plaît?..

CLAUDINE.

Peut-être bien des gens le trouveraient...

CLAUDE, vivement.

Fort laid!

CLAUDINE.

Il n'est pas... élégant...

CLAUDE.

Ah!

CLAUDINE.

Mais enfin, je l'aime;
Car il est bon, — si bon! — aussi bon que toi-même!

CLAUDE, l'entraînant.

Cela ne suffit pas... N'as-tu jamais rêvé
D'un amoureux ?..

CLAUDINE, regardant sa mère qui descend.

Oh! si! — que je n'ai pas trouvé.
Si!... j'ai rêvé parfois...

LAURE, lui prenant la main.

Folle! — d'un beau Léandre,
En gilet bleu de ciel, en veste rose tendre,
Venant sous ton balcon roucouler à minuit;
— Par malheur le Léandre est en baisse aujourd'hui...

CLAUDE.

« Pourquoi faut-il toujours que son secret m'échappe?..
(Se tournant vers Laure.)
« Ce n'est pas à l'esprit, c'est au cœur que je frappe.
(A Claudine.)
« Je veux te voir heureuse et je suis impuissant
« Devant la profondeur de ton œil innocent.
« Claudine, tire-moi de cette incertitude :
« Je sens mon cœur courbé sous tant de lassitude!
« Je n'aurais qu'à céder!... Ne mens pas!... Qui me dit
« Que tu me mens! — Eustache est vieux et sans esprit.
« Il est vrai qu'il est bon, mais je ne saurais croire
« Que tu puisses l'aimer, ce serait dérisoire!
« Et si j'ai consenti, tiens, c'est que j'espérais
« Dans le fond de mon cœur que tu refuserais. »
Si tu ne l'aimais pas ?

CLAUDINE.

Mais, père, je te jure,

Que j'aime Eustache, pour... sa loyale nature.
Je l'accepte avec joie et non les pleurs aux yeux;
Il m'aime, il n'est plus laid; il m'aime, il n'est plus vieux.

LAURE.

C'est Eustache!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, EUSTACHE.

CLAUDE, à Eustache qui entre.

Ta main?... Tout dépend de Claudine.
(Regardant Claudine.)
Si Claudine dit oui!

EUSTACHE.

Cher patron, je devine.
C'est le plus grand bonheur que je puisse rêver;
Mais soyez sûr de moi quoi qu'il puisse arriver;
Je me connais très-bien. Ce n'est pas à mon âge
Que sans réflexions on se met en ménage.
Et si Claudine hésite à me donner sa main,
Ne voyez plus en moi que le commis demain...
(Se précipitant vers Claudine.)
Écoutez-moi, Claudine, et répondez-moi vite.
Je vous connais depuis que vous êtes petite,
Et je suis un ami qu'on peut affliger; mais
Je suis de ces amis qu'on n'offense jamais.
Je suis vieux, je n'ai rien... tout ce que je vous offre,
C'est un cœur simple et franc, c'est le fond de mon coffre;
Ainsi n'hésitez pas : voulez-vous de mon nom?
Dites oui franchement ou bien franchement non!

LAURE, à Claudine.

Nous attendons!
(Appuyant.)
Ton père attend!

CLAUDE.

N'aie point de crainte,
Plains-toi, si tu te crois quelque sujet de plainte :
On ne te force en rien, ma fille.

LAURE.

Réponds donc!

CLAUDINE, après un silence.

Puisqu'il en est ainsi, je...

(A part.)

C'est René!

(René entre.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, RENÉ.

RENÉ.

Pardon!

Je vous dérange?...

CLAUDE.

Non. Attends une minute,

Je suis à toi!

CLAUDINE, à part.

Mon Dieu, que faire?...

LAURE, observant René.

C'est la lutte!

LAURE, à René.

Nous cédons notre fonds.

CLAUDE, à René.

Oui, mon cher, aujourd'hui.

LAURE, appuyant.

A moins...

CLAUDE, vivement.

Comment?...

LAURE, regardant Claudine.

Tu sais... cela dépend de...

CLAUDINE, rendant la main à Eustache.

Oui!

Voici ma main.

EUSTACHE, vivement.

Merci!

(René prend brusquement son chapeau.)

CLAUDE.

René! — perds-tu la tête?

RENÉ, embarrassé.

Une affaire...

CLAUDE.

Ce soir, nous donnons une fête!

RENÉ.

Ce soir, mon opéra se joue.

CLAUDE.

Eh! viens après,
Tu nous annonceras justement ton succès;
Tu n'y manqueras pas?

RENÉ, regardant Claudine.

Je viendrai.

CLAUDE. Il serre la main à Eustache.

Je l'espère.

(A sa fille.)

Chère ange!

CLAUDINE, à son père.

Es-tu content?

CLAUDE, l'accompagnant.

Très-content.

CLAUDINE, à part.

Pauvre père!

SCÈNE XI.

CLAUDE, EUSTACHE.

CLAUDE.

Ouf! je respire à l'aise!... et maintenant, garçon...

EUSTACHE.

Mon cher patron!...

CLAUDE.

Non, non, je ne suis plus patron,
Je suis Claude Champin, tout court, propriétaire.
De Claude Champin — va, — va dresser l'inventaire,
Fais notre acte de vente ainsi que tu voudras :
A toi les indigos, à toi les chocolats,
Le poivre, les fruits secs, le savon, la cannelle,
Les sucres, les goudrons, les gommes, la chandelle...

EUSTACHE.

Mais nous devions signer une affaire aujourd'hui.
Rufin...

CLAUDE.

Qu'il aille au diable, et mon gendre avec lui;
— Par le diable, j'entends simplement le notaire:

Maintenant, à ton gré, manipule l'affaire.
(Appuyant.)
Ton affaire, tu sais !

EUSTACHE, prenant son chapeau.

Vous n'y venez pas?...

CLAUDE.

Non!
Vas, droguiste! — entends-tu, droguiste! — c'est ton nom!
(Eustache sort.)

SCÈNE XII.

CLAUDE, seul.

Ah! — je puis donc sortir et rentrer sans reproches;
Flaner en plein Paris, les deux mains dans mes poches; —
Lire au coin de mon feu, selon mon bon plaisir,
Aller à l'Opéra, si j'en ai le désir;
Ou, du matin au soir, si mon idée est telle,
Regarder simplement monsieur Polichinelle,
Jouer au pauvre matou ses tours ébouriffants,
Par devant les soldats et les bonnes d'enfants!..
— Libre! libre!
(Entre Jacquelin, une lettre à la main.)

SCÈNE XIII.

JACQUELIN, avec effroi.

Monsieur!
(Il cache sa lettre derrière son dos.)

CLAUDE.

Que veux-tu? — point d'ambage.

JACQUELIN, embarrassé.

Oui, Monsieur!

CLAUDE.

Oui, Monsieur, ce n'est point un langage.
Veux-tu répondre?..

JACQUELIN.

Oui, Monsieur!

CLAUDE.

Parleras-tu?..

Sois stupide, d'accord ; — mais ne sois pas têtu !

(Il prend la main de Jacquelin dans laquelle est la lettre; Jacquelin la passe dans l'autre main.)

Que tiens-tu dans la main ?..

JACQUELIN.

C'est une lettre.

CLAUDE.

Donne.

JACQUELIN.

C'est que je dois, Monsieur, la remettre en personne...

CLAUDE, le prenant par l'oreille.

Donne ! — ou bien je te chasse ! — Ainsi vois...

JACQUELIN, vivement.

La voilà !

C'est tout vu, du moment que c'est comme cela !

(Il sort en se frottant l'oreille.)

SCÈNE XIV.

CLAUDE, seul.

CLAUDE, venant lire sur le devant de la scène.

« Pardonnez-moi, René, le bonheur de mon père
Est l'unique motif de mon manque de foi;
Mais j'ai fait mon devoir, — cela suffit. — J'espère
Que vous me comprendrez, — et puis, oubliez-moi !
Claudine. »
J'aurais dû comprendre tout de suite :
C'est René. — Maintenant je m'explique sa fuite.
Claudine l'aime et non Eustache ! — Mais pourquoi
N'a-t-elle donc point eu d'expansion pour moi?..
Me croit-elle mauvais ? — Croit-elle que je puisse
Lui laisser consommer son rude sacrifice !
Non, je n'accepte pas, Claudine, ta pitié,
Qui veut de mon fardeau partager la moitié ! —
S'il faut souffrir encor, je souffrirai, ma fille,
Je connais mon devoir de père de famille;
Ton bonheur est le mien; quoi qu'il puisse coûter,
C'est à moi de souffrir ! c'est à moi de lutter !
— Aimez-vous ! aimez-vous ! Aux heures matinales
Menez dans les grands bois vos fraîches pastorales;

Sous leurs dômes touffus, rêvez d'amour et d'art
Sans vous préoccuper de moi — jeune vieillard !..
Sans vous préoccuper de soucis de fortune.
Aimez-vous ! aimez-vous ! C'est à moi d'en faire une !
Moi, je serai le sage ! Hélas ! soyez les fous !
Je serai l'intendant ! — Aimez-vous ! aimez-vous !..
Je reprendrai pour vous mes drogues, ma boutique !
Que René, pour nous deux, fasse de la musique !
« Dieu soit loué ! mon corps, non mon cœur, a vieilli.
« Je n'ai pas d'égoïsme et je n'ai pas d'oubli !
« Je me souviens des jours de jeunesse et de fièvres !..
« Comme ces nourrissons allaités par les chèvres,
« Qui ne boivent qu'un lait amer, mais vigoureux,
« Et qui gardent toujours, heureux ou malheureux,
« Cet instinct de bravoure et de libre caprice
« Qu'ils ont sucé jadis aux pis de la nourrice ;
« Ce n'est pas vainement qu'autrefois j'ai teté
« La mamelle de l'art et de la vérité !
« L'art ! cet inspirateur qui berça mon jeune âge,
« En cette occasion me souffle le courage !
Et du fond d'un comptoir, vous suivant de mes vœux,
Je serai pour moi seul poëte, — et pour vous deux !
Le sacrifice est fait. Reprenons notre tâche !
Mais je n'ai que le temps d'arranger tout !

(Appelant).

Eustache !

Eustache !

(Il sonne.)

Il comprendra que je fais mon devoir.

Eustache !

(Il sonne.)

JACQUELIN, entrant par la gauche.

Il est sorti, Monsieur, jusqu'à ce soir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

Un salon qui sert de buffet. — Salle de bal éclairée, au fond, à droite et à gauche, galerie illuminée. — On sent le luxe bourgeois.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

CLAUDINE, EUSTACHE, entrant par le fond.

CLAUDINE.

Vous vouliez me parler, Eustache, me voici.
Nous sommes seuls. — Eh bien! avant qu'on vienne ici,
Dites. — Vous vous taisez, — dites?..

EUSTACHE, se levant.

Mademoiselle,
Claudine, mon enfant, je... vous êtes si belle
Que je sens des désirs de me mettre à genoux
Comme un jeune amoureux, Claudine, devant vous!
Je n'en ai cependant ni l'air ni le costume;
— Ainsi donc, c'est bien vrai, sans pleurs, sans amertume,
Sans regret...

CLAUDINE.

Sans regret!..

EUSTACHE.

Vous acceptez ma main?..

CLAUDINE, s'efforçant de sourire.

Oui!

EUSTACHE.

Pour nous autres vieux, il n'est rien de certain
Que le présent. — Hélas! le dirai-je, Claudine,
Vous êtes si charmante et douce, qu'on devine
Que plus d'un amoureux s'est pris à vos beaux yeux.
Confessez-vous à moi, mon enfant, je suis vieux!
(Il reprend le ton bonhomme.)
Je t'ai, sur mes genoux, plus d'une fois bercée,
Lorsque je n'avais pas encore la pensée

Que je pusse jamais t'épouser — Tu m'aimais !
C'était ton bon ami, qu'alors tu me nommais;
J'étais le confident de tes enfantillages,
Et c'était, tout le soir, de joyeux babillages,
De bons éclats de rire et des sauts dans mes bras,
De grands petits secrets à moi seuls dits tout bas,
De noirs complots, tramés à nous deux ! — Chaque année,
(Lui prenant la main.)
Quand Noël venait s'asseoir près de la cheminée,
Toujours l'enfant Jésus, au fond de tes sabots,
M'envoyait déposer les joujoux les plus beaux ;
(Lui quittant la main.)
Je ne te parle pas des bonbons, des brioches
Dont tu dévalisais sournoisement mes poches.
Gamin de quarante ans, ennuyé d'être vieux,
Je jouais avec toi, qui me rendais joyeux.
Eh bien ! ressouviens-toi de l'enfance première,
Car je t'aime toujours de la même manière;
Tantôt je me suis tu; mais dis-moi maintenant
Les secrets de la femme après ceux de l'enfant !

CLAUDINE.

Qui peut vous faire croire...

EUSTACHE.

Oh ! rien !.. mais la vieillesse
Doute toujours. — J'ai peur... j'ai peur de ta jeunesse,
Non pour moi, mon enfant, — je connais ta vertu ;
Mais je sais ce que c'est qu'un désir combattu ;
Je connais les retours de la nature humaine,
Ta résignation se changerait en haine ;
Ne me donne donc pas le remords incessant
D'avoir été pour toi bourreau, — quoiqu'innocent!

CLAUDINE.

Eustache !

EUSTACHE.

Mes soupçons sont vrais !..

CLAUDINE.

Ma confiance
Doit répondre à la vôtre.

EUSTACHE.

Et c'est l'obéissance
Qui te fait épouser Eustache, un vieux barbon !

Va, c'est un sacrifice!..

CLAUDINE.

Un sacrifice ? Non.
J'en ai pleuré d'abord, j'en pleure encor peut-être,
Mais je deviendrai calme et saurai le paraître;
Sûre de le trouver, je chercherai l'oubli
Dans la conviction du devoir accompli.—
Croyez-moi, mon ami, je serai bonne et douce;
Je bercerai vos jours sans douleur, sans secousse,
Comme vous autrefois, quand je vous aimais tant,
Vous m'avez, dans vos bras, bercée en souriant!

EUSTACHE.

Je ne puis consentir!

CLAUDINE.

Consentez, je vous prie!
Ne suis-je pas encore votre fille chérie?
Ne me refusez pas! Que vous importe! —Allez,
Vous ne verrez jamais mes yeux de pleurs voilés!
Je ne pleurerai plus, ou si parfois je pleure,
Si des vieux souvenirs jamais renaissait l'heure,
J'étoufferai si bien mon regret endormi,
Que vous ne verrez, vous, rien qu'un sourire ami.

EUSTACHE.

Rien qu'un sourire ami — qui cachera sans doute
De grosses larmes, c'est tout ce que je redoute.
Je vais trouver ton père...

CLAUDINE.

Oh! ne lui parlez pas!
Hélas! il souffre tant!

EUSTACHE.

Ton père? — Dis tout bas
A ce vieux prétendu qui veut te faire heureuse,
Le nom de l'amoureux de sa fausse amoureuse!

CLAUDINE.

Je vous jure...

EUSTACHE.

Voyons, puisque j'ai deviné,
Sois franche jusqu'au bout... il s'appelle?..

CLAUDINE, à voix basse.

René.

EUSTACHE.

Merci.

(A part.)

Je le verrai!

(Claudine remonte, Eustache la fait redescendre. — Haut.)

Je n'ai plus à te faire,
Claudine, maintenant, qu'une seule prière :
Me permets-tu d'agir ce soir sans ton aveu ?..
— Sois confiante en moi, Claudine.

CLAUDINE.

Comme en Dieu!

EUSTACHE.

Mais bien vrai? tu feras, sans chercher à comprendre...

CLAUDINE.

Tout ce que vous direz!

(Elle sort.)

SCÈNE II.

EUSTACHE, seul, s'asseyant.

Je vais tout entreprendre
Sans Claude, il est trop faible. — Allons, tu ne seras
Jamais patron, mon cher. — En serai-je moins gras?
En serais-je plus vieux? en serais-je plus triste?
Non, cent fois non! morbleu! que l'on soit égoïste
Quand on est jeune et beau; mais à mon âge, non!

(Souriant.)

Mais j'avais donc perdu ce que j'ai de raison!
Quoi! vraiment tu croyais à ce beau mariage!
Mais tu n'as donc pas vu, malheureux, ton visage!
Il fallait consulter plus souvent ton miroir!
— Tu n'as pas mauvais air assis dans un comptoir,
Les lunettes au nez, la plume sur l'oreille :
Cela c'est ton métier, tu le fais à merveille!..
Mais à parler d'amour, pauvre homme, tu t'entends
Comme à casser des noix quand on n'a plus de dents!

SCÈNE III.

RENÉ, entrant à gauche, EUSTACHE.

EUSTACHE, allant à René.

Monsieur René, deux mots...

RENÉ.

Dites, je vous écoute.

EUSTACHE.

Je sais que vous aimez Claudine, et...

RENÉ.

Et sans doute
Mon rival est jaloux de ce cruel bonheur,
De voir publiquement se parjurer son cœur?
Sans doute ma présence ici vous porte ombrage?
Eh bien! ne craignez rien, Monsieur, j'ai du courage!
Je saurai comprimer d'inutiles regrets;
Je suis homme d'abord, l'amant ne vient qu'après.

EUSTACHE.

Vous pouvez laisser là votre haine jalouse,
Ce n'est pas moi qu'on aime.

RENÉ.

Et c'est vous qu'on épouse!

EUSTACHE.

Non! — car je me suis dit, avec mon gros bon sens,
Que l'on a beau gagner et des mille et des cents,
Lorsqu'en rentrant chez soi l'on trouve une boudeuse,
Un front qui porte écrit : Je suis bien malheureuse!
Tous les diables d'enfer logent dans la maison:
Et l'on aurait mieux fait de rester vieux garçon!

RENÉ.

Quoi! vous n'épousez pas Claudine?

EUSTACHE.

A Dieu ne plaise!
— Ah! — cela vous met-il un peu le cœur à l'aise?..
Êtes-vous satisfait?.. Faut-il vous dire encor
Je n'épouserai pas Claudine? un peu plus fort?
Je n'é—pou—se—rai pas Claudine!

RENÉ, lui prenant la main.

Cher Eustache!

EUSTACHE.

Mais il faut, avant tout, que personne ne sache
Ma résolution !.. Il faut absolument
Que vous vous en alliez sans tarder d'un moment.

RENÉ, ironiquement.

Et vous? — vous resterez pour prendre ma défense?
(Il s'assied.)

EUSTACHE.

C'est moi qui l'ai bercée au temps de son enfance;
Je l'aime autant que vous! — même plus, — et je veux,
Pour qu'elle soit heureuse, elle, vous rendre heureux!
Mon plan est arrêté!

RENÉ, se levant.

Mais je ne puis comprendre...

EUSTACHE.

Vous refusez la main que je venais vous tendre?
Suivez donc mes conseils, — allez à l'Opéra!
Votre pièce se joue, — elle réussira,
On le dit, — je le crois, — j'y compte, — votre gloire
Est un de mes moyens. — Puis, vous pouvez me croire,
Sacrebleu! — Je vous dis, sur l'honneur! que demain
Vous aurez deux succès!..
(Il le pousse jusqu'à la porte.)
Partez donc!

RENÉ, serrant la main d'Eustache.

Votre main?

EUSTACHE.

Ouf! — tous ces amoureux ont la tête fêlée!
Allons voir maintenant notre autre désolée.
(Il sort par la gauche.)

SCÈNE IV.

CLAUDE, seul, entrant par la gauche. — A la cantonade.

Excusez-moi, Messieurs, je reviens dans l'instant!
(Cherchant du regard.)
Eustache n'est pas là! Je le voyais, pourtant...
— Oh! les maudits bavards! On me prend, on m'arrête.

PREMIER MONSIEUR, entrant par la droite.

Vous allez bien?..

CLAUDE.

Eh oui! vous êtes trop honnête!

DEUXIÈME MONSIEUR, entrant par la gauche.

Madame votre épouse?

CLAUDE.

Eh! vous êtes trop bon!
Madame mon épouse est là dans le salon.

PREMIER MONSIEUR.

Et vos filles?

CLAUDE.

Monsieur! — vous êtes trop aimable,
Mes filles vont très-bien, et moi de même! — Au diable!

PREMIER MONSIEUR.

Vous songez .. je vous laisse.

DEUXIÈME MONSIEUR, à l'autre.

Il pense au chocolat.

(Ils sortent.)

CLAUDE.

Attendre plus longtemps... ce serait un éclat!
Ce serait surtout faire une injure mortelle
A ce vieux serviteur si bon et si fidèle!
Puis, tous ces braves gens, probes selon la loi,
Ne verraient là-dedans qu'un manquement de foi.
Ils ne comprendraient pas mon déni de parole.
Ils le qualifieraient d'inconstance frivole,
De faiblesse! — Que sais-je? — Ils ne peuvent sentir
Que la faiblesse, hélas! serait de consentir!

SCÈNE V.

Les mêmes, MOLINOT FILS, CLAUDE, MOLINOT PÈRE, LAURE, VICTOIRE, invités.

(La musique ne se fait plus entendre.)

CLAUDE, à part, en regardant ceux qui entrent.

Eustache est-il là? — Non!

MOLINOT PÈRE, s'avançant vers Claude un journal à la main.

Monsieur, bonne nouvelle!
Les raffineurs du Nord s'y mettent de plus belle!

La betterave a pris chez nous droit de cité,
Et je crois le planteur à la fin... déplanté!
C'est un mot que j'ai fait: — en me l'entendant dire,
Morin, l'agent de change; en a bien voulu rire.
Vous savez? — C'est l'esprit français, le calembour
Gouverne, comme on dit, et la ville et la cour!
Bref! je suis enchanté; car c'est toujours sans peine
Que je vois triompher un produit indigène,
Au nom de la patrie et de l'humanité!
— Il est clair qu'on mettrait les noirs en liberté,
Sans le sucre de canne! Il faut qu'on les délivre!...
Quand j'ai lu *l'Oncle Tom*, Monsieur! — un bien beau livre,
J'ai pleuré! — j'ai pleuré comme un petit Saint-Jean;
Et même à ce sujet, j'ai fait en me jouant,
— Oh! sans prétention, — une petite fable.

VICTOIRE.

Si vous nous la disiez, vous seriez bien aimable.

(Le monde se groupe petit à petit autour de Molinot.)

MOLINOT PÈRE, modestement.

Mademoiselle...

LAURE.

Si! dites-la!

MOLINOT PÈRE, de plus en plus modeste.

Je ne sais!...

VICTOIRE.

Oh! les fables, Monsieur, je les aime à l'excès!

MOLINOT FILS, à Claude.

Mon père a le talent d'unir le doux au grave!

MOLINOT PÈRE, souriant.

Mesdames, je me rends! — C'est un betterave
Qui parle...

PREMIER MONSIEUR.

C'est charmant!

MOLINOT FILS, à Claude.

C'est très-ingénieux!
Vous verrez!

CLAUDE, à part.

Ces bourgeois sont-ils assez affreux!

MOLINOT PÈRE, récitant.

Un jour à dame betterave
La canne à sucre, en belle humeur,
Disait : Votre sucre me brave !
Du mien il n'a pas la douceur !
— Ma tige flexible, élégante,
Se balance au gré des zéphyrs,
Et contient la liqueur ardente
Que la Jamaïque brûlante
Verse à la coupe des plaisirs !..

PREMIER MONSIEUR, à l'autre.

Ah ! parfait ! — C'est du rhum qu'il parle ?

DEUXIÈME MONSIEUR.

Je l'ignore.

PREMIER MONSIEUR.

Je n'ai pas bien compris. — Redites donc encore ?...

(Molinot tousse, s'essuie le front ; Victoire lui apporte un verre d'eau sucrée.)

MOLINOT PÈRE, après avoir bu.

Et contient la liqueur ardente
Que la Jamaïque brûlante
Verse à la coupe des plaisirs !

MOLINOT FILS, bas.

Quelle poésie !

VICTOIRE.

Ah !

PREMIER MONSIEUR, à l'autre.

Oui, c'est du rhum.

CLAUDE, à part.

Au diable
Les sots complimenteurs, le poëte et la fable !

MOLINOT PÈRE, continuant.

J'ai pitié de vous, au contraire,
Dans les climats glacés du nord,
Vous pourrissez dessous la terre !
— Oh ! ne me plaignez pas si fort,
Répondit en riant la jeune betterave,
De votre part l'erreur est grave.
Si mon modeste sort vous semble le mauvais,
Pour me faire valoir j'ai des marchands intègres ;
Mon sucre est plus grossier, moins blanc, sans doute ; mais
Il n'est pas teint du sang des nègres !

TOUT LE MONDE.

Ah bravo!

MOLINOT PÈRE, à Claude.

Soyez franc, Monsieur.

LAURE, à Molinot père.

Monsieur s'exprime
Avec une élégance!...

MOLINOT PÈRE, un peu fat.

Oui... j'ai soigné la rime.

LAURE, à demi voix, poussant Claude du coude.

Réponds donc!

CLAUDE, à part.

L'imbécile! avec ses bouts rimés,

(Haut.)

Tous les nègres, Monsieur, devront être charmés!

MOLINOT PÈRE, s'inclinant et regardant sa montre.

Monsieur! — il est minuit bientôt, et notre affaire?...

LAURE.

Les contrats! tout est prêt; et voici le notaire.

(Le notaire entre accompagné de Jacquelin.)

Nous signerons celui de Victoire en premier,
Puis, celui de Claudine.

CLAUDE, à part.

Oh! non! — la marier
Contre son gré, — jamais!

MOLINOT PÈRE, bas à son fils.

Le bras à ta future!

LAURE, à Jacquelin.

Avertissez Claudine.

CLAUDE, à part.

Oh! cette signature,
Plutôt que la donner je me broierai le cœur.

MOLINOT PÈRE, devant la porte, faisant des salutations à Laure.

Après vous!

LAURE, de même.

Après vous!

MOLINOT PÈRE, de même.

Ma parole d'honneur,
Je ne passerai pas!

LAURE.

Oh! Monsieur!

MOLINOT PÈRE.

Non, de grâce !...

LAURE, passant, à Claude.

Viens-tu, Claude?

CLAUDE, à part.

Je viens. — A présent de l'audace!
Je ne signerai pas. — Qu'on se moque de moi !
Le bonheur de Claudine est ma première loi.

(Claude sort.)

SCÈNE VI.

EUSTACHE, entrant par la droite, puis LAURE et CLAUDE.

EUSTACHE.

Ah ! Claudine est partie et ma foi j'en suis aise.

(Il s'assied. — Laure et Claude entrent par la gauche.)

LAURE.

Eh bien ! que faites-vous assis sur votre chaise ?
On vous attend...

EUSTACHE.

Je viens d'écrire au médecin,
Où je vais envoyer de suite Jacquelin.
Claudine...

LAURE.

Elle est malade?

EUSTACHE.

Oh! non... une faiblesse
Simplement.

LAURE.

Oh ! mon Dieu ! — Mon ami, je vous laisse
Le soin du médecin, je vais congédier
Le monde et je reviens.

(Elle remonte et parle bas à Claude qui vient d'entrer.)

EUSTACHE, à part.

Comme elle va crier !

CLAUDE, effaré.

Chère enfant ! il faut voir ce qu'elle a tout de suite !

EUSTACHE, boudeur.

Elle n'a rien du tout.

CLAUDE.

Comment?

EUSTACHE.

Elle est en fuite.

CLAUDE.

En fuite?

EUSTACHE.

J'hésitais à vous dire cela.

CLAUDE.

Claudine en fuite!..

EUSTACHE.

Oui, pour éviter l'éclat.

LAURE.

Quoi, Claudine?...

EUSTACHE.

Il était dix heures et demie
Quand on ne l'a plus vue!

LAURE, redescendant.

Oh! c'est une infamie!

CLAUDE.

Mais encore! avec qui? — sais-tu? — Pourquoi? — Comment? —

LAURE, exaspérée.

Sans doute avec René! votre ami, — son amant!

EUSTACHE, se tournant vers Laure.

René!.. vous vous trompez! C'est un garçon honnête.

LAURE.

Vous le défendez, vous?... Vous me rompez la tête!
Laissez-nous! — J'entrevois là-dedans un complot
Où vous n'avez joué que le rôle du sot!

(Eustache sort.)

SCÈNE VII.

LAURE, CLAUDE.

LAURE, regardant Claude.

Ah! ne craignez-vous pas, Monsieur, que je devine?..

CLAUDE, avec douleur.

Je te disais bien, moi, qu'on contraignait Claudine!
Enfuie!... Oh! pauvre enfant! elle n'a pas osé
Me dire son désir que j'aurais exaucé!

Hélas! dans tout ceci, c'est moi qui suis coupable!
Heureusement, le mal n'est pas irréparable.
Je suis sûr de René, c'est un homme d'honneur!
Et nous la marierons, Laure, selon son cœur!

LAURE, *amèrement.*

Moralité: L'on doit récompenser la fraude!
Ah! je crois qu'en effet, le vrai coupable, Claude,
C'est toi seul! — oui, c'est toi: — tu les défends trop fort,
Pour que Claudine et toi ne soyez pas d'accord!

CLAUDE.

Moi d'accord?...

LAURE.

Oui, je crois que ta faiblesse est telle
Que tu dois avoir fait cette honte pour elle!

CLAUDE.

Moi?

LAURE.

Je t'ai vu, ce soir, rôder pendant le bal,
Comme préoccupé de ce départ fatal.
On s'est caché de moi, car je suis l'ennemie.
Quand on m'a crue enfin dans le calme endormie,
Le coup s'est fait. — Alors, l'instant a paru bon!
Mais pourquoi m'étonner? — Tu n'es qu'un lâche! — Non!
Tu n'aurais pas osé me faire cette offense
En face!

CLAUDE, *commençant à s'irriter.*

Mais, Madame...

LAURE.

Et c'est la récompense
De vous avoir aimé pendant dix-huit ans!

CLAUDE, *éclatant.*

Vous!
Vous m'avez aimé! — vous? — Ah! tenez, je suis doux!
Mais l'instant est mauvais pour railler, je vous jure!
Car vous avez rouvert mon ancienne blessure,
Et je sens, à ces mots, nos dix-huit ans d'ennui,
Comme un vase trop plein, déborder aujourd'hui!
— Je suis venu vers vous, jeune et plein de tendresse,
Vous remettre en dépôt mon cœur et ma jeunesse,
Et si jamais cœur d'homme a saintement battu,
Allez! ce fut le mien pour vous! — Mon cœur s'est tu!
Un essaim bourdonnant d'espérances ailées,

Bruissait dans ma tête! — Elles sont envolées!
Je marchais le front haut! fier de mes dix-huit ans!
Et me voilà caduc et triste avant le temps!
Et c'est à vous! à vous que la faute en est toute :
Vous avez dans ma vie infiltré goutte à goutte
Le désenchantement! — Vous m'avez garrotté
Dans les liens étroits de la banalité.
Vous m'avez entouré de choses triviales,
De toutes les laideurs physiques et morales,
De Molinots épais, de Rufins odieux;
Car votre orgueil était de me rendre comme eux!
Ah! vous m'avez aimé, — vous? — Mais quelle pensée
Éclose en mon esprit n'avez-vous pas froissée?
Quand avez-vous compris ma joie ou mes douleurs?
Souri de mes sourires et pleuré de mes pleurs?
A quel instant? — jamais! —

(La prenant par le bras.)

Répondrez-vous, Madame?...
M'avez-vous fait sentir que vous aviez une âme?...
Jusques à vos côtés, j'ai souffert, j'ai gémi;
Et vous, chair de ma chair, vous n'avez pas frémi!..

(Laure tombe affaissée.)

« Ah! vous m'avez aimé, vous? Pourquoi ce mensonge?
« On vous tordrait le cœur comme on tord une éponge
« Pour en faire jaillir un peu d'émotion,
« Qu'il n'en sortirait rien, rien qu'une addition! »
O femme de comptoir qui n'as rien dans la tête,
Qui n'as rien dans le cœur! — Dis que tu m'as cru bête,
Dis-moi que te croyant, toi, l'être intelligent,
Ta pitié m'a couvert d'un mépris indulgent!
Ce fut là ton amour; et si je fus docile,
Si j'ai courbé le front sous ton joug imbécile,
Si j'ai porté le bât de ta vulgarité,
Ce fut lâche souci de ma tranquillité!
C'était un tort, hélas! — et Claudine l'expie,
Car tu l'as fait souffrir de ta bêtise impie!
Mais, Dieu merci, je sors de ma longue torpeur,
Et, comme les poltrons, deviens brave par peur!
Je romps ce mariage odieux, et je lui donne
Pour mari...

LAURE.

Réfléchis, Claude!

CLAUDE.

Lorsque j'ordonne,
Faites-moi le plaisir de ne pas répliquer!
Quand vous aurez compris, je pourrai m'expliquer!

LAURE.

Pourtant!..

CLAUDE.

Paternité comme noblesse oblige!...
Laissez-moi réparer vos fautes!

LAURE.

Mais...

CLAUDE.

J'exige
Que vous me laissiez!

LAURE.

Moi!

CLAUDE.

Rentrez chez vous! — assez!

LAURE.

Claude!..

CLAUDE.

Lorsque j'ai dit : Je veux! obéissez!
(Laure sort en pleurant.)

EUSTACHE, entre-bâillant la porte avec un chapeau et un pardessus sous le bras.

Je peux entrer, je crois, c'est la fin de la crise.

SCÈNE VIII.

EUSTACHE, CLAUDE.

CLAUDE, se promenant à grands pas.

Il faut la retrouver, maintenant!

EUSTACHE, lui présentant son paletot et son chapeau.

L'entreprise
Est facile!

CLAUDE.

Tu sais où René s'est enfui?..

EUSTACHE.

Venez!..

CLAUDE.

Mais tu sais donc?

EUSTACHE.

Puisque je vous dis oui!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Un salon modeste d'une maison de campagne. — Piano, cahiers de musique, etc.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

CLAUDE, EUSTACHE. Ils continuent une conversation.

EUSTACHE.

Oui, c'est à Saint-Ouen, chez vous, qu'est votre fille,
Nous l'avons simplement enlevée — en famille :
N'est-ce pas que je suis un brillant séducteur ?

CLAUDE, avec effusion.

Cher Eustache ! merci !

EUSTACHE.

Ma parole d'honneur,
Je vous crois fou, patron ! — Corbleu ! la belle affaire
De conduire une enfant au chalet de son père
Pour lui faire manquer un mariage sot. —
Du moins, c'est mon avis, — de ne pas dire un mot
A monsieur l'amoureux ; l'amoureux peut attendre !..
Attendre est son métier !.. et de faire comprendre
Au père désolé que cet enlèvement
N'est rien qu'un tout petit voyage sans maman !..
Je m'en vais aller faire un tour à la cuisine,
(Il remonte à gauche.)
Hâter le déjeuner, faire éveiller Claudine. —
Quant à monsieur René, je l'ai fait prévenir,
Et je serais surpris s'il tardait à venir ;
Ma lettre était expresse ; aussitôt sa venue
Je vous avertirai.

(Il sort à gauche.)

SCÈNE II.

CLAUDE, seul.

Brave cœur, continue ;
A toi de compléter ce que toi seul as fait ;

Je ne t'ôterai point la douceur du bienfait.
Tu fus père à ma place, et c'est ta récompense
D'avoir les premiers pleurs de leur reconnaissance !
(Il se promène.)
Ah ! l'on respire ici ! — C'est là que je venais
Pendant mes courts loisirs jadis chercher la paix !
J'y veux vivre à présent heureux et solitaire !
(Il s'arrête.)
Pauvre piano ! depuis longtemps on t'a fait taire !
Tu chanteras encor !..
(Il va à son piano et parcourt les partitions.)
Mes cahiers de vingt ans !
Beethoven et Mozart, les amis du vieux temps,
Lorsque dans la mansarde un peu mélancolique,
Le trente et un du mois nous dînions de musique
Avec mon cher René ! — Comme je me souviens
De ces jours disparus ! — Maîtres, je vous reviens !
Je vous ai délaissés, vieux maîtres ! vieux génies !
Mais mon âme est rouverte aux vastes symphonies !
(Il feuillette toujours.)
Ce lied de Roselen ! — lorsque je le chantais,
René ne disait mot... quant à moi, je pleurais.
Si j'essayais...
(Il se met au piano et commence à jouer.)
Eh bien !..
(Il recommence, s'arrête, et refait deux fois la même gamme.)
Ne plus comprendre ! — ô rage !
Avoir pendant vingt ans poursuivi ce mirage
De terminer un jour son rêve inachevé, —
Et voir qu'on ne sait plus ce que l'on a rêvé !..
— Recommençons ! — Je sens le doute qui m'oppresse !..
(Il joue quelques notes.)
Mais ce n'est pas cela !
(Il se relève.)
— Du temps de ma jeunesse,
Lorsque mes doigts fiévreux couraient sur l'instrument,
J'entendais dans mon cœur sourdre confusément
Tout un monde de sons, bruire le murmure
Sérieux et joyeux de la grande nature !
Nids jaseurs que le vent berce dans le bouleau, —
Voix d'hommes au lointain, — clapotement de l'eau, —

Les grelots des mulets, — les frémissements d'ailes, —
Ce que disent tout bas les marguerites frêles
Aux ronces du chemin, — haleines! — plaintes! — bruit! —
Orchestre universel par Dieu même conduit!
Et je riais, pleurais, priais, tout plein de flamme!
— Ah! c'est que la musique était en moi! — Mon âme
Était le vrai clavier; — mon cœur chantait; — mes doigts,
En éveillant la gamme, éveillaient cette voix
Écho de l'univers, incertaine et profonde,
Que l'artiste entend seul et qu'ignore le monde;
Lien mystérieux qu'on ne voit pas, qu'on sent,
Et qui rattache l'homme au ciel dont il descend!
— O fraîches visions de mes jeunes années,
Mystiques fleurs du rêve, hélas! trop tôt fanées!
Vous ne fleurirez plus! je ne vous verrai plus!
Et j'ai beau m'épuiser en regrets superflus,
Invoquer de Mozart la haute mélodie,
Ou de Palestrina la musique hardie,
Hérold tout à la fois énergique et charmant,
Ou le grand Beethoven, — cet Homère allemand, —
Je ne comprends plus rien; — nulle fibre secrète
Ne répond dans mon cœur aux fibres du poëte!...
Un souvenir confus me murmure tout bas :
C'est vrai! c'est beau! c'est grand! — mais je ne le sens pas!
(Se relevant.)
Je l'ai senti pourtant! — O preuve d'impuissance!
Je ne me souviens plus des vieux airs de l'enfance!
— L'autre jour, hier, je crois, un chanteur qui passait
Jouait sur un violon l'air dont on me berçait.
Une vieille chanson qu'on ne sait qu'en province,
Dont ma mère endormait mon chagrin toujours mince,
Alors que nous chantions autour d'elle groupés
Nous n'irons plus aux bois, les lauriers sont coupés.
Où chantant et dansant, gamins avec gamines,
Giroflé, girofla! les rondes enfantines,
Et je suis resté froid au chanteur demi-nu,
Artiste aussi peut-être, — et que j'ai méconnu!
« Ce que chacun comprend, ce que chacun écoute,
« Le charretier qui passe en sifflant sur la route,
« L'artisan au travail et le berger aux champs,
« Le sainte émotion qui monte des vieux chants, »

« Je ne l'ai plus! » mon cœur est vide! aussi ma tête! —
La bêtise d'autrui, comme autrui, m'a fait bête!
Et retombant du haut de mon rêve exalté,
Hélas! je ne suis plus! moi qui n'ai pas été!...
— Mais, pourquoi pleures-tu? va! sèche-les bien vite
Ces larmes! Pauvre sot, qui pense qu'il mérite
Une plainte, — un soupir, un regret! — Insensé!
Qu'as-tu dit? qu'as-tu fait? qu'as-tu même pensé?
Rien! — tu n'es que néant! — tu n'es pas un artiste,
Et tu n'es même plus bon à faire un droguiste!

(Il se lève.)

Ton poëme, c'était de mener ta maison,
De vendre tes produits! — ta femme avait raison!!
— Ah! quittons ce piano! — pourtant je le regrette!

(Il ramasse un panier à terre.)

Qu'est-ce encor que cela? Chanson! — à Bobinette! —
A Bobinette! — un nom bien jeune et bien fleuri
Qui se retrouve là sur un papier flétri!

(Il joue machinalement la chanson sur un ton dolent et finit le second couplet en pleurant.)

Hé bien, c'est ta chanson! — ta chanson de jeunesse!
Ta chanson de vingt ans! — O Dieu! quelle tristesse.
A cet air autrefois si joyeux! — Ah! j'avais
Cependant du talent lorsque je le faisais.

(Il met sa tête dans ses mains.)

SCÈNE III.

CLAUDE, RENÉ, CLAUDINE.

CLAUDINE, courant à Claude.

Ah! mon père!

CLAUDE, en sursaut.

Claudine!... et toi René!.., j'abdique
Tous mes rêves de fou! — La voilà, ma musique!
Ton rire frais éclos; ton regard et ta voix,
Et tes longs cheveux d'or bruni

(Lui passant la main dans les cheveux.)

Si doux aux doigts!
Ton front pur que n'assiége aucune hypocrisie,
Tes mains blanches! — voilà! voilà ma poésie!

Mon opéra vivant! — Qu'ai-je besoin de l'art?
Ah! René, mon ami, quel céleste Mozart
Pourra jamais noter avec tout son génie,
La fraîche, pure, simple et grande symphonie,
Et l'élévation dont je suis transporté,
Quand j'entends dans mon cœur l'hymne de sa beauté! —
Mais il manque quelqu'un à notre joie. — Eustache!
Je le reconnais bien, il fait tout et se cache!
C'est mon associé désormais.

RENÉ.

Et tant mieux!

CLAUDINE, timidement, à Claude.

Petit père!

CLAUDE.

Qu'as-tu? pourquoi baisser les yeux.

CLAUDINE.

Je ne vois pas ma mère; hélas! elle est si bonne!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LAURE, EUSTACHE.

RENÉ, montrant Laure amenée par Eustache.

Eustache pense à tout.

CLAUDINE, allant s'agenouiller devant Laure qui la relève.

Chère mère!

LAURE, à Claude.

Pardonne!
Va, lorsque ton mépris tombait hier sur moi,
Comme je me sentais petite devant toi!
Claude, pardonne-moi! Je reviens repentante;
Ordonne! désormais, je serai ta servante;
Car je veux savourer dans la soumission,
La sévère douceur de l'expiation!
Sois artiste, mon Claude.

CLAUDE.

Encore une ironie!
Mais douce, cette fois! — Tu crois à mon génie,
Pauvre femme! tout juste au moment douloureux
Où l'inspiration est remontée aux cieux!
« Voyez-vous, mon histoire est la commune histoire :

« Chacun est déclassé, chacun le croit; le croire,
« C'est souffrir tout autant que d'être détourné
« Hors du chemin réel pour lequel on est né!
« Arrêtez le premier venu, — qu'on l'interroge:
« Le concierge accroupi dans le fond de sa loge
« N'était pas né pour ça! Peut-être aurait-il fait,
« Il le pense, du moins, un notaire parfait;
« Le notaire aurait fait un soldat, si son père
« Ne l'avait pas contraint de se faire notaire;
« Et le soldat, fuyant ce qu'on nomme lauriers,
« Aurait préféré vivre à l'ombre des pommiers.
« Toujours la courtisane, à travers un mirage,
« Dans le chalet classique où l'on bat le laitage,
« Se voit, distribuant, chaste, simple, en sabots,
« Des tartines de beurre à de petits marmots! »
C'est le roman de tous! roman comique — et triste!
Ainsi, moi, je suis né musicien, artiste,
Et je ne comprends plus les mystères de l'art.
J'ai le destin des rois tombés; il est trop tard!

LAURE.

Claude!

CLAUDE, à Claudine.

N'en parlons plus. — Je comprendrai peut-être,
Traduite par ta voix, la musique du maître!
Cela me suffira!

(A Laure.)

Nous, gagnons de l'argent!
Pour qu'à nos petits-fils le sort soit indulgent,
Car c'est la grande loi qu'au sein des jours prospères,
Les fils aient le profit des fatigues des pères,
Sans que jamais ceux-ci puissent être jaloux!

(Montrant Claudine et René.)

Bah! nos petits-enfants seront heureux pour nous!

FIN. 76108

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT.